

FERNAND BELLEHUMEUR

RACONTAGES DU TÉMIS

l'ABC
de l'édition

RACONTAGES
DU
TÉMIS

Du même auteur :

PARTIR : LES LETTRES DE PIT BELLEHUMEUR

Éditions Stanké, 1996

LA BANDE DES QUATRE... ILS ÉTAIENT CINQ

Éditions La Plume d'oie, 2000

LE SIXIÈME ET LE NEUVIÈME

Éditions Trait d'Union, 2003

LE VIEUX QUI PISSAIT PARTOUT

Éditions Gensen, 2008

UN PONT QUI NE MÈNE PAS À LA RIVE

L'ABC de l'édition, 2010

FERNAND BELLEHUMEUR

RACONTAGES
DU
TÉMIS

l'ABC
de l'édition

Fernand Bellehumeur, auteur et conteur
bellu@tlb.sympatico.ca

L'ABC de l'édition
Rouyn-Noranda (Québec)
www.abcdededition.com
info@abcdededition.com

Conception graphique de la couverture
et mise en page : Le canapé communication

Photo de la couverture : *Show de boucane* ©Christian Leduc, 2014

Révision : Suzanne Ménard

Dépôt légal : 2^e trimestre 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

L'ABC de l'édition
Fernand Bellehumeur
Copyright © 2016. Tous droits de reproduction réservés.

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**
Bellehumeur, Fernand, 1931-

Racontages du Témis

ISBN 978-2-922952-92-6

ISBN pdf numérique 978-2-922952-93-3

ISBN epub et mobi 978-2-922952-94-0

I. Titre.

PS8553.E457R32 2016
PS9553.E457R32 2016

C843'.6

C2016-940434-X

*Un pays est un roman écrit
par ceux qui l'habitent*

Dany Laferrière

Présentation

L'identité culturelle d'une région est reflétée de façons différentes et complémentaires par ses historiens, ses chanteurs, ses poètes, ses romanciers, ses peintres et ses musiciens. Elle peut aussi s'exprimer par la bouche de nos conteurs, dont le talent est à cheval sur le dit et l'écrit. Ce recueil est de même venue : il pourrait tout aussi bien être présenté oralement.

Les personnages et les situations qui ont inspiré cette sélection de contes sont issus de l'enfance de l'auteur au Témiscamingue. Comme la mémoire est une faculté qui fabule, l'auteur ne s'est pas gêné pour en faire autant. Les conteurs seraient-ils donc réellement des menteurs ? Si vous lui dites que « ce n'est pas arrivé comme ça », il vous répondra que « ça aurait bien pu ».

Note : Les deux premiers textes ont été publiés dans *Contes, légendes et récits de l'Abitibi-Témiscamingue* par Denis Cloutier, Éditions Trois-Pistoles, 2012, pages 264 à 280. Le dernier a paru dans *Rouyn-Noranda littéraire*, Éditions du Quartz, 2013, pages 13 à 23. Il se situe à la périphérie du Témis. Ce conte est inspiré du livre publié par le Comité du patrimoine de Montbeillard 1983, *Au temps du curé Michel*.



LE TEMPS PERDU

Le bedeau de mon village s'appelait monsieur Lavertu. Les adultes et les petits polissons l'appelaient Ti-Fred Lavertu. Ou Ti-Fred tout court. Pour moi c'était, c'est encore, et ce sera toujours monsieur Lavertu. Un nom taillé sur mesure, c'est bien sûr.

Je dis monsieur parce que, même s'il était haut comme ça, c'était un homme respectable. D'abord, parce qu'il était toujours habillé en noir. En haut, en bas, même sur le dessus. En dehors de l'église, il était protégé par une casquette noire. Mais l'hiver, on le voyait sous une grosse tuque de laine. Noire aussi, tirant sur le gris, comme ses cheveux... qu'il n'avait plus. On ne pouvait imaginer monsieur Lavertu autrement qu'en noir. Monsieur le curé était tout en noir, son bedeau devait l'être aussi. Il n'avait pas droit aux vêtements sacerdotaux comme son patron, qui pouvait se déguiser en blanc, en jaune, en vert, en rouge, selon les jours. Même en rose, une fois par année. Monsieur Lavertu n'avait d'ailleurs pas

la prestance, ni la démarche, ni la parole, ni les études. Il n'avait pas la vocation, ce n'était que le bedeau.

Sa vocation, c'était la régularité. La ponctualité, l'assiduité, la méticulosité, la loyauté. Il était ce qu'il y a de plus mesuré, ordonné, discipliné, réglé. Conscientieux, scrupuleux, rigoureux. Un métronome sur deux pattes.

La preuve : à six heures moins cinq, trois cent soixante-cinq jours par année, monsieur Lavertu ouvrait la porte avant de sa petite maison en bois brut, noirci par le temps, franchissait le seuil du pied gauche, poussait la porte de la main droite et repartait invariablement du même pied, le gauche. Dignement, d'un pas constant et calculé, il traversait le chemin et bifurquait vers l'église, toujours à l'heure pour sonner l'angélus du matin. Il prenait le petit câble, ding, ding, ding. On n'était pas surpris de l'égale cadence des trois tintements répétés trois fois. Après, c'était le gros câble, géding-gédang, géding-gédang, géding-gédang, et je suis certain qu'il devait surveiller : sept pouces et quart de câble couchés sur le plancher et dix-huit pouces et sept seize au-dessus, pour obtenir une volée constante et de même cadence. Il lâchait le

câble dans le remontant, de sorte que le son se perdait toujours de la même manière, loin au fond des rangs.

Il retournait chez lui d'une façon tout aussi méthodique pour faire sa toilette, replacer ses quatre cheveux et repartir à six heures vingt-cinq pour sonner la demie avant la messe de sept heures. Il gagnait ensuite la sacristie pour préparer le nécessaire pour la messe. Meticuleusement, il étendait les vêtements, choisis selon la couleur du jour. Le curé aurait pu se costumer les yeux fermés, certain de ne pas se présenter devant ses fidèles l'étole par-dessus la chasuble. Il remplissait les burettes, toujours au même niveau. Et si le saint ou la sainte du jour en valait la peine, il disposait un bouquet de chaque côté du tabernacle. Des fleurs en plastique la plupart du temps, mais pour les fêtes de première classe, des fleurs en tissu, qui étaient plus dures à épousseter. L'ensemble était prêt au moins dix minutes avant l'heure. Monsieur Lavertu était prudent aussi, je ne l'avais pas dit. S'il fallait qu'arrive un imprévu ! On ne sait jamais...

Pendant ces quelques minutes, il pouvait commencer son chapelet. Parce qu'il n'avait pas de livre de messe. Je conclus aujourd'hui

qu'il ne savait pas lire. En prenant de l'avance dans son chapelet, il pouvait comme ça en enfiler trois le même jour, ce qui lui faisait un rosaire. Il y avait un tas d'indulgences accrochées au rosaire. C'était un package deal plus payant que trois chapelets pas complétés dans la même journée. Monsieur Lavertu empilait comme ça les indulgences, au cas où... Pas de risque à prendre avec l'enfer ou même avec le purgatoire. Peut-être aussi qu'il en transférait à sa vieille mère...

Après avoir sonné la cloche annonçant le dernier « cinq minutes » — ça c'était pour les sœurs et le servant de messe qui demeuraient collés sur l'église — il allumait les cierges, un de chaque bord pour une basse messe et deux pour une messe chantée, et il s'installait au premier banc à gauche. À droite, c'était pour les sœurs. Elles se chargeaient de répondre en latin au curé quand le servant ne se présentait pas. Pas question que le bedeau mette les pieds dans le chœur pendant la célébration pour changer le missel de côté, apporter les burettes, tenir la patène. Les adultes dans ce temps-là n'avaient pas ce qu'il faut pour être enfant de chœur.

À midi moins cinq, Monsieur Lavertu ouvrait la porte avant de sa petite maison, franchissait le seuil du pied gauche, poussait la porte de la main droite et repartait invariablement du même pied, le gauche. Dignement, d'un pas constant et calculé, il traversait le chemin et bifurquait vers l'église, toujours à l'heure pour sonner l'angélus du midi. Mais il y avait une variante. D'importance. Il s'arrêtait à un pas de la porte du lieu saint, portait sa main gauche à la poche de son *coat* pour en sortir une petite boîte en métal. Une boîte d'aspirine Bayer. Il l'ouvrait par une pression du pouce droit et y déposait délicatement sa gomme. À la sortie, il ressortait sa boîte, reprenait sa gomme, qui n'avait pas eu le temps de durcir. Je n'ai jamais su si c'était sa gomme qui rythmait son pas ou son pas qui conduisait ses mâchoires.

On ne voyait guère monsieur Lavertu dans le village. Il devait aller chercher ses rares provisions après la messe pendant que nous déjeunions. On ne l'a jamais vu au restaurant, encore moins à la *pool room*. Parfois à la poste, où il allait déposer une lettre.

Il passait plusieurs heures par jour à entretenir son jardin qui devait lui fournir une

bonne partie de ses victuailles. Ce potager était entouré d'une haie de cèdre très fournie avec, à l'arrière, des cordes de bois. Il était donc à l'abri des regards indiscrets. Le reste de son temps, le petit homme malingre et silencieux s'occupait, qu'on disait, de sa vieille maman, malade ou infirme ou demeurée, je ne sais pas. Elle, on ne l'a jamais vue, même pas à la fenêtre.

À six heures moins cinq du soir, monsieur Lavertu ouvrait la porte avant de sa petite maison, franchissait le seuil du pied gauche, poussait la porte de la main droite et repartait invariablement du même pied, le gauche. Dignement, d'un pas constant et calculé, il traversait le chemin et bifurquait vers l'église, toujours à l'heure pour sonner l'angélus du soir.

Il avait quel âge, monsieur Lavertu? Il n'avait pas d'âge. Je dirais qu'il était comme une chandelle à moitié consumée, le crâne tout aussi dénudé.

Toujours qu'un bon matin, quand l'angélus a sonné, les gens qui étaient à leur affaire ont reculé leur horloge de cinq minutes. Plusieurs ont fait la même chose avec leur cadran ou leur montre. À midi, tout le monde était

en retard. On a commencé à s'interroger. Il se passait quelque chose. Ma tante Aurore est allée aux nouvelles. La ménagère lui a confirmé: ce n'était pas la faute de monsieur Lavertu. Il n'était plus là. Parti. Avec sa mère, évidemment. C'est monsieur le curé qui l'a dit. C'est lui qui avait sonné. Les paroissiens ont compris qu'ils ne pouvaient plus compter sur la cloche pour ajuster leur horloge. La paroisse était désorganisée. Plus d'heure! On aurait toujours pu aller la chercher chez le vieux Boucher. Lui, il réparait les montres, les cadrans et les horloges. Alors, il avait l'heure. Je ne sais pas où il la prenait, mais il l'avait. Comme c'était loin dans un rang, on se contentait de l'à peu près, même tout croche. Des enfants arrivaient à l'avance à l'école, d'autres en retard. Les sœurs pouvaient pas les chicaner; elles avaient même retardé la messe une fois.

On a appris que la maison du bedeau était à vendre, avec tout ce qu'il y avait dedans. Les occupants étaient partis avec leur linge et quelques effets personnels. Avec leurs souvenirs, s'ils en avaient. Il y a eu un encan, une grande vente de petites choses.

Moi puis mon frère, on voulait y aller. D'habitude, mon grand-père nous amenait aux ventes à l'encan. Ça se faisait la plupart du temps le samedi. Pas d'école. Même s'il y avait souvent un aspect un peu dramatique dans un événement comme ça, un homme qui vient de mourir — et sa femme doit liquider le troupeau et le roulant —, ou bien un vieux couple dont les enfants ne s'intéressent pas à la terre, un déménagement ou quelque chose comme ça. C'était quand même un rassemblement de paroisse et, à part les enterrements, c'était toujours un peu la fête.

Généralement, c'était le gros Lewis Rondeau de Lorrainville qui faisait l'encanteur. Lui, il l'avait l'affaire. Toute une gueule ! Un gorgoton à toute épreuve. Du début à la fin, les babines lui marchaient comme un moulin à coudre. Ça commençait toujours de la même manière : « un offre pour... ». Puis là, il décrivait l'objet pour le rendre intéressant pendant que les gens mettaient un prix, se relançaient, riaient.

— Un offre pour la charrue du bonhomme Lefebvre, est en bon ordre, même pas dépeinturée.

Tout le monde savait que ça faisait cinquante ans que le père Lefebvre l'utilisait et qu'on l'avait repeinturée pour qu'elle paraisse mieux.

— Un offre pour la belle vache noir et blanc qui s'en vient. Trois quarts de *cheilliére* de lait par jour. A vèle tous les ans. Regardez comme est douce pis qu'à l'a des beaux yeux ; les bœufs des voisins se chicanent pour venir la mettre, un offre !

Il disait comme ça n'importe quoi, on riait, il y avait de l'atmosphère. Ça finissait toujours de la même façon. Quand les enchères arrêtaient de monter, il criait :

— Deux piastres et quart une fois, deux piastres et quart deux fois, deux piastres et quart trois fois vendu !

À moins qu'on entende un deux piastres et demie. Dans ce cas là, il recommençait sa ritournelle. À midi, les gens apportaient un grand panier de pommes plein de sandwiches, pépère sortait son pepsi et nous autres notre orange *crush*. On buvait dedans chacun notre tour.

Pépère s'est longtemps fait tirer l'oreille avant d'accepter de nous amener à l'encan de monsieur Lavertu.

— Y aura presque rien à vendre. Ça va se faire à l'intérieur, y aura pas de place.

Finalement on est allé. C'était à trois maisons, on était rendus parmi les premiers. On s'est placés au fond de la cuisine. Les gens ont commencé à arriver et à reluquer ce qu'il y avait à vendre. Quelques meubles, le poêle, un peu de vaisselle dépareillée, un chaudron, une casserole, la hache, la pelle, l'égoïne, ce qui restait du bois de chauffage, quelques pots de conserve, des patates, une boîte de *corn flakes*... Une pitié. La maison était pleine de monde, il y en a qui ont été obligés de rester dehors à suivre l'affaire par la porte et les fenêtres.

Quand le gros Lewis Rondeau est arrivé, dans le temps de le dire, il a fait une *steppette* et il était debout sur la table.

— Un offre pour la table à Ti-Fred, regardez ça comme est solide, a branle pas pantoute.

Et il se faisait aller de tous côtés, comme un danseur, pour la mettre à l'épreuve. À chaque article, il se payait la tête du bedeau comme tous les badauds autour. Mais l'atmosphère ne levait pas. Elle s'épaississait de plus en plus. Plus l'encanteur rigolait aux dépens

de monsieur Lavertu ou de sa mère, moins les rieurs riaient. Le gros se sentait obligé d'en mettre plus, sans succès. Il faisait des farces sur les lits qui n'avaient pas été obligés d'endurer deux occupants, sur la vaisselle que le chat avait bien lavée, sur les *cannes* de conserve qui n'étaient pas bossées. Comme si toute la vie intime de monsieur Lavertu nous était dévoilée. Elle était mise à nu et surtout mise en pâture. Il me semble qu'on ne peut pas entrer dans la vie de quelqu'un quand il n'est pas là. L'encanteur s'en donnait à cœur joie en détaillant ce qu'il offrait, cherchant rieur et preneur. À mesure qu'on étalait les articles tirés des armoires et des tiroirs, la gêne prenait le dessus. Le grossier encanteur de continuer :

— Un offre pour le restant de *corn flakes* de la vieille ! C'est du seconde main, mais c'est pas magané.

Silence.

— Laissez-moi pas tomber comme ça, un offre !

Rien.

— Faut que ça finisse, un offre !

— Cinq cennes.

— Trois fois vendu !

Quand l'encan fut terminé, en moins de deux heures, la maison s'est vidée. Les gens n'avaient même pas le goût de faire des commentaires. Les farceurs avaient l'air mal à l'aise de repartir avec leur butin. Mon grand-père semblait regretter de nous avoir amenés avec lui. Il a fallu attendre pour sortir, on était en arrière.

Il me semblait que monsieur Lavertu ne méritait pas ça. Il ne méritait pas de se faire déshabiller comme ça devant tout le monde par quelqu'un qui n'avait même pas l'air de se rendre compte de ce qu'il faisait. Lui qui nous avait donné l'heure juste trois fois par jour pendant tant d'années... Cet encan, je l'ai vécu comme on assiste à un lâche assassinat.

J'avais dix ans. Quelques jours après, monsieur le curé m'a demandé de remplacer monsieur Lavertu.



TI-GARS
ROULEAU

Quand j'ai vu Ti-Gars Rouleau pour la première fois, il roulait. Il roulait sur des *tires-ballounes*. Il était le seul à en avoir dans la paroisse. Il n'y avait d'ailleurs pas beaucoup de bicycles. Personne en avait au village. Un bicycle ce n'était pas un loisir, c'était un moyen de locomotion. Les cultivateurs qui ne voulaient pas marcher pour venir au village attelaient leur meilleur cheval de chemin. C'était plus rapide et surtout moins dur sur les jarrets que de pédaler dans la gravelle.

Mais Ti-Gars Rouleau n'avait pas de cheval. Il restait loin au bout d'un rang. Ça lui prenait son deux-roues, surtout quand il avait des choses à transporter.

Tous les dimanches, sauf en hiver, il se pointait quelques minutes avant la grand-messe, droit comme un piquet, régulier et lent comme l'horloge de l'église. Malgré sa petite taille, il avait un air solennel. Son pédalage s'articulait d'une façon tellement

constante que ça avait l'air d'un acte religieux. On pouvait penser qu'il avait toujours gardé la même cadence depuis son départ trois milles plus tôt.

Il portait des vêtements de circonstance, gris poussière. Des culottes et un *coat* dépareillés, passés de mode. Une chemise qui se faisait oublier et une cravate rayée. Tel était invariablement Ti-Gars Rouleau quand il se présentait à la porte de l'église après avoir garé son véhicule le long du mur arrière de l'édifice, à l'abri des sales tours des mauvais garnements. Il ne portait pas de chapeau comme les autres hommes, mais une calotte qu'il pliait dans sa poche de veston en franchissant le seuil du lieu saint.

Ti-Gars s'installait au bout du dernier banc près du mur dans l'espoir de se faire oublier. Il faisait partie des paroissiens qui n'avaient pas de place réservée pour la grand-messe. Les bancs étaient loués pour un an et quand il s'en libérait, il y avait mise aux enchères. Le curé l'annonçait en disant qu'il y aurait une vente de banc après la messe. Les familles qui ne s'en prévalaient pas ne payaient rien pour assister à la cérémonie, mais devaient se contenter des dernières rangées où c'était

premier arrivé premier placé. Ti-Gars choisissait d'office la place la moins convoitée qu'on lui laissait volontiers.

Il se mettait à genoux, et esquissait un geste rapide et maladroit. Ça prenait un catholique pour savoir que c'était un signe de croix. Après quelques secondes, il se mettait assis pour attendre que ça commence. Il s'abandonnait passivement aux mouvements de la foule. Debout, assis, à genoux. Les paroissiens qui ne suivaient pas la célébration dans un livre de messe récitaient leur chapelet. Lui, rien. Il était présent, l'air absent. Il attendait que ça finisse. Pendant le sermon, l'ennui l'envahissait et le trahissait. Au credo, quand on lui passait sous le nez l'assiette pour la quête, il faisait un salut nerveux comme tous les autres qui n'y déposaient pas leur cinq cennes ou leur dix cennes.

À la sortie de l'église, jamais aucun commentaire sur les dires du curé, même pas en mal. Parfois quelques mots avec ceux qui avaient pu le précéder à l'extérieur. Toujours sur la température. Ce n'est pas compromettant et il s'y connaissait. Il n'adressait pas la parole le premier et rares étaient ceux qui l'accostaient. Les femmes surtout se méfiaient

de lui. Un vieux garçon solitaire, ce devait être un peu ou pas mal vicieux. Mieux valait éloigner les enfants.

Parce que les autres flânaient sur le perron de l'église et aussi grâce à son bicycle, il était toujours le premier arrivé et le premier servi chez le marchand général quand il devait y passer.

Un bicycle, c'est un moyen de transport qui isole. Je vois encore Ti-Gars Rouleau s'éloignant seul dans le rang, rapetissant jusqu'à disparaître, pendant que les autres paroissiens jasant sur le perron de l'église ou tardent à quitter le magasin général puis repartent en famille ou en groupe dans les voitures ou à pied, le dimanche étant jour de repos et de rassemblement.

Vers quoi ou vers qui roulait Ti-Gars Rouleau? Vers le bout de son rang et vers un étroit sentier sous les arbres jusqu'à sa demeure à l'allure d'un vieux camp de bûcheron. Ti-Gars s'y abritait avec sa vieille mère malade qu'on n'a jamais vue au village ni ailleurs. Il vivait là avec trois fois rien et son chien. Un grand jardin, des poules et des lapins, du bois de chauffage qu'il coupait tout autour et transportait l'hiver avec le chien. Il

tendait des collets à lièvre, se tuait un orignal au début de l'hiver.

Et les fraises. Il était le seul à cultiver des fraises. Pendant la saison, en pleine semaine, on voyait arriver Ti-Gars Rouleau pour livrer des casseaux de belles fraises fraîches au curé, aux soeurs, au marchand général et aux quelques familles plus fortunées de la paroisse. Le transport des fruits justifiait à lui seul les *tires-ballounes* de Ti-Gars Rouleau. Il ne voulait pas les livrer en confiture.

Un jour on apprit que sa mère avait trépassé. On a dit qu'il aurait fabriqué une tombe avec quelques planches neuves précieusement conservées pour ça dans son grenier. Il serait allé voir le curé pour s'assurer d'une prière à l'église et d'un espace au cimetière. Il aurait lui-même creusé la fosse où déposer les restes de sa mère et aurait requis l'aide d'un cultivateur pour le transport de la dépouille. Le tout, sans annonce en chaire, sans glas comme à l'accoutumée. Presque en secret, pour déranger le moins possible. Surtout pour éviter la présence des commères.

Le cultivateur auquel Ti-Gars Rouleau a eu recours était, tout le monde va l'admettre, le plus démuné de la paroisse. Il avait

fait à sa femme une trâlée d'enfants, les plus âgés quittant ce foyer de misère dès l'âge de quatorze ou quinze ans. Les familles voisines apportaient de l'aide, des vêtements et de la nourriture, pour permettre à la pauvre mère de survivre avec ses petits. Le père quant à lui tirait plus d'orgueil de ses capacités de chaud lapin que de son habileté à développer son troupeau ou sa terre qui s'en allait à l'abandon.

C'est à lui que l'indigent a demandé la charrette et le cheval pour transporter sa mère à sa dernière demeure. On le sait, les misérables sont toujours plus à l'aise entre eux.

Ti-Gars Rouleau était bien conscient de ce qu'il requerrait du cultivateur. Ça faisait un bout de temps qu'on transportait les morts en corbillard. L'attelage et son charretier ne pouvaient passer inaperçus. Le tragique de la situation n'effacerait pas son côté dérisoire.

Quand il s'est présenté chez le cultivateur, Ti-Gars était de toute évidence au bout de son rouleau. Les derniers jours passés seul auprès de sa mère à l'agonie l'avaient épuisé. À tel point qu'il s'était endormi sur sa chaise malgré les râles à rendre fou. Quand il s'était réveillé en sursaut, elle était déjà froide. Incapable de fermer l'œil par la suite, il avait passé le

reste de la nuit à assembler les planches de la tombe, éclairé par son faible fanal, harcelé par son chien qui tournait en rond autour de lui et du lit en braillant. Les pires moments étaient passés qu'il croyait. Mais non. Il essaya de dormir un peu pour reprendre des forces. Inutile. Après quelques heures à se retourner sur sa paille, il enfourcha son bicycle pour se rendre au presbytère. Mauvais moment. Le curé venait de terminer sa messe et commençait à peine son déjeuner.

— Qu'est-ce qui t'amène à c't' heure-là, Ti-Gars ?

— Ma mère est morte c'te nuit et j'viens voir si elle pourrait pas avoir une prière à l'église, pis une place au cimetière.

— Est-y morte subitement ?

— Non, elle a rempiré dans les derniers jours, pis elle est morte.

— T'as pas pensé de me faire venir pour les derniers sacrements ?

— ...

— As-tu fait venir le docteur ?

— Non. ça servait à rien.

— Y a-t-il quelqu'un qui a assisté aux derniers moments à part de toi ?

— Non. Pourquoi ?

— S'il y a personne qui peut attester de ce qui s'est passé, tu pourrais être accusé de t'en être débarrassé...

Ti-Gars Rouleau n'avait jamais pensé à cette éventualité. Après tout ce qu'il avait fait depuis tant d'années pour soutenir sa pauvre mère ! Après cette pénible semaine ! Une insinuation pareille, de la part du curé en plus... Il s'est effondré. N'a pu ajouter un mot. Il continuait à regarder droit devant, comme s'il ne voyait rien. Comme un animal mal assommé.

— Tu veux une prière à l'église et une place au cimetière ? Ta mère m'a jamais fait venir pour faire ses pâques et tu m'as pas appelé pour les derniers sacrements. C'est pas ce qui s'appelle mourir en catholique.

Ti-Gars baissa les yeux. Le curé en remit.

— T'as jamais fait d'effort pour venir à la messe en hiver, même pas à Noël. T'es jamais venu me voir pour me parler de ta mère. Je la connais pas, je sais même pas si elle est

baptisée. Si elle a le droit d'être enterrée dans le cimetière...

Ti-Gars Rouleau ramassa tout ce qui lui restait d'énergie et bien conscient qu'il risquait d'être obligé d'enfouir sa mère au bout de son jardin et d'avoir la police à ses trousses, il s'est levé comme un spring qu'on lâche. En dévisageant le curé il lui lança d'une traite, d'une voix tremblotante mais impitoyable :

— Monsieur le curé. Ma mère était pas capable de se lever ni de se laver ni de se torcher depuis des années. Elle pouvait pas envisager de vous voir arriver dans une maison qui est en train de tomber, pas peinturée, dure à nettoyer, pour entendre la confession d'une femme qui est pus capable depuis un sacré bout de temps de faire de péchés et qui a peur de se regarder dans le miroir. Dans les derniers jours, elle puait assez que vous auriez pas pu rester assez longtemps pour lui faire faire ses dévotions. J'aurais même pas osé faire entrer le docteur.

— ...

— Si on n'est pas assez catholiques pour vous, dites-lé tout de suite, j'vas m'organiser

autrement. J'pensais ben que ma mère avait gagné son ciel.

— ...

— Pis pour la messe en hiver, vous avez pas l'air de savoir que j'reste à trois milles, pis qu'il faudrait que j'en fasse un bout dans la neige au califourchon. Pis à part de ça, comptez pu sur moé pour les fraises !

— Quand est-ce que tu voudrais que ça se fasse ?

— Au plus vite, ça presse.

— Tu veux pas un service troisième classe ? C'est pas cher.

— Non, une prière, ça va faire.

— Tu viendras à trois heures.

Ti-Gars Rouleau a pris la route du retour, soulagé que tout puisse se régler avant la fin de la journée. Il pédalait à toute allure, encore sous le choc. Il n'avait jamais poussé son bicycle à ce rythme. Il a parcouru un mille avant de s'en rendre compte. Les jambes en guenille, il reprit sa cadence habituelle. C'est alors que lui revinrent à l'esprit ses échanges

avec le prêtre et surtout les accusations qui pourraient lui tomber dessus.

Il s'est mis à trembler et à faiblir au point de devoir s'arrêter avant de perdre l'équilibre. Assis au bord de la route, les pieds dans le fossé comme au bord de sa propre fosse, il finit par éclater en sanglots. Des sanglots retenus depuis des années, des sanglots sourds venant d'abord de la gorge, puis du fond du ventre, qui se sont amplifiés en un rien de temps, pour se changer en un long gémissement. Totalement inconscient du reste de l'univers, il s'est laissé aller en vidant un peu de cette souffrance muette accumulée. Quand il est revenu à lui, il s'est rendu compte de sa situation. Gêné, il a jeté un oeil autour. Il s'est demandé depuis combien de temps il était assis sur le bord du fossé. Heureusement, personne sur la route. Au loin, un homme le fixait, figé derrière son étable. Une femme avait tiré le rideau de sa fenêtre.

Le bruit a couru que Ti-Gars Rouleau avait perdu les pédales.

Le cultivateur a vite compris l'état de délabrement dans lequel se trouvait son surprenant visiteur. Il n'a pas hésité un moment à lui promettre son assistance.

— Viens t'asseoir, je vas te faire une tasse de thé. En attendant, prends un galette.

C'était le baume qu'il fallait. À travers ses larmes Ti-Gars raconta enfin ce qu'il avait vécu depuis l'interminable maladie de la vieille. L'inquiétude aussi qui commençait à le tenailler parce que personne ne pouvait témoigner de la mort naturelle de sa mère.

— Si jamais la police se montre la face, tu diras que t'es venu me chercher, pis que j'ai passé la dernière nuit avec toé.

— J'peux pas, j'ai dit au curé que j'étais tout seul avec ma mère.

— Tu diras que le curé t'as énervé pis que t'as mal compris sa question. Non, tu diras que quand elle a lâché son dernier soupir, j'étais sorti dehors pour pisser. Ça fait que t'étais tout seul avec elle. Je suis prêt à témoigner de ça, même en cour s'il faut.

Ti-Gars Rouleau n'avait jamais ressenti pareille chaleur humaine. Il pleurait maintenant de reconnaissance, se sentait ramollir de partout, avait envie de se jeter dans les bras du cultivateur comme un enfant dans ceux de sa mère. Il ajouta simplement, un gros motton dans la gorge :

— Merci. Tu me sauves. J'sais pas quoi te dire.

— T'as pas besoin, j'comprends.

— Un jour tu sauras ce que ça me vaut ce que tu fais là.

Le cultivateur a été intrigué par cette dernière phrase, mais il n'a pas cru bon de questionner. Il s'est présenté à l'heure convenue chez Ti-Gars, la aidé à charger la tombe dans la charrette. Ils firent le trajet en silence, assis côte à côte, n'osant pas affronter les regards de ceux qui s'étiraient le cou pour les voir passer.

À l'église, le curé avait disposé quatre candélabres et deux chevalets pour déposer le cercueil. Il attendait, un peu mal à l'aise, ses singuliers paroissiens.

La voiture funèbre ne s'est pas rendue à l'église. Elle a bifurqué directement au cimetière où quatre piquets indiquaient l'emplacement exact de la fosse à creuser, au fin fond du champ. Ti-Gars et son compagnon ont pris les deux pelles qu'ils avaient apportées et sans s'arrêter, d'un commun accord, creusèrent un trou quelques pieds plus loin, sur le terrain vague qui longeait le cimetière. Après

avoir couché la vieille au fond, ils ont réussi, à deux à se rendre au bout d'un *Notre Père* et ils ont convenu qu'il n'était pas nécessaire de mouiller les planches avec de l'eau bénite.

La vie a repris son cours et Ti-Gars vendait ses fraises comme à l'accoutumée. Excepté au curé.

Les années passèrent.

Un dimanche d'automne, Ti-Gars Rouleau ne s'est pas présenté à l'église. Le cultivateur s'est inquiété et il est allé voir. Le chien dehors se lamentait. Son maître était raide mort près de son lit. Manifestement depuis quelques jours. Sur la table, un coffret de tôle contenant près d'un millier de dollars. Un crayon et une feuille de calendrier à l'envers. Sous le nom du cultivateur : « Çé à toé avec mon lot pis ce qu'y a dessus je te dois ben... »

Il n'avait pas pu terminer sa phrase.



LE JOBBEUR

Vous n'avez pas connu Honorius Dubois. Un homme comme il ne s'en fait pas souvent. De petite taille, mince, il aurait pu passer inaperçu. Pourtant ce n'était pas le cas. C'est difficile à expliquer, mais il était imposant. Il imposait le respect sans avoir à s'imposer. On aurait dit un aristocrate égaré au milieu des colons et des bûcherons. Il vouvoyait sa femme et elle en faisait autant, évidemment. Loin de le rendre ridicule aux yeux de tous, cette particularité suffisait pour en faire un être à part. Il se tenait droit comme un militaire, toujours sérieux. Mais ce n'était pas là sa carte maîtresse. Il impressionnait par son regard. Surtout quand il fixait le monde et voulait être bien compris, sans même ouvrir la bouche. Aussi sa façon de serrer les mâchoires, de presser les lèvres quand il réfléchissait. On aurait dit qu'il ne se fâchait jamais, parce qu'il n'en avait pas besoin.

Il en menait large à Latulipe. C'était le maire et c'est pratiquement lui qui tenait la paroisse

debout. Son magasin général lui fournissait le nécessaire pour son chantier et comblait l'essentiel des besoins des familles. En plein milieu du village, c'était un lieu de rencontre, de tractations, de discussions, d'échanges, de nouvelles. Comme une rallonge au perron de l'église.

À l'été 1930, Honorius a ajouté un attrait supplémentaire au magasin : sa fille Brigitte. Après avoir enseigné deux ans dans une école de rang, elle a décidé qu'elle n'y ferait pas sa vie, non plus qu'à la cuisine de sa mère. Elle préférait servir les clients, gérer les comptes, faire les commandes et tenir le bureau de poste. Donc en plein cœur de la vie de la paroisse, en contact avec les gens qui passaient et jasaient. Avec aussi les quelques prétendants qui ne manquaient pas de se manifester. Surtout Jérôme. Un peu plus âgé qu'elle, il avait déjà assez d'aplomb pour faire partie des hommes de confiance au chantier de son père.

Honorius Dubois vendait à crédit à ceux qui n'avaient pas de revenus réguliers. C'était le cas des cultivateurs n'ayant pas encore suffisamment développé leur ferme et leur troupeau. Alors ils «faisaient marquer».

L'hiver venu, les hommes montaient au *campe* pour effacer leur dette. Le commis retenait une partie de leur salaire et le tour était joué. Les familles devaient donc leur subsistance au marchand qui par ailleurs devait les embaucher s'il voulait être remboursé. La boucle était bouclée.

Le *jobbeur* se méfiait des *bûcheux* ambulants. « C'est des *jompeux*, des chiâleux, des batailleurs, des faiseurs de trouble ».

Les libéraux ayant été longtemps au pouvoir à Québec, Honorius, un rouge teint, n'avait pas de difficulté à obtenir son permis de coupe de bois. Si le député était bleu, il passait par le *patroneux*. La couleur des familles se transmettait de père en fils. Les filles qui tombaient en amour avec un garçon d'une autre couleur finissaient par déteindre ou devaient se faire discrètes.

Même si la paroisse était sous son contrôle, Honorius avait la sagesse de ne pas en abuser et de rester accessible à tous. Il se tenait proche du curé, chacun exerçant son pouvoir en tenant compte de celui de son vis-à-vis.

On pensait qu'il était riche. Car il payait ses hommes tous les mois, équipait ses *campes*,

fournissait la nourriture, alors que les compagnies ne réglaient leur compte qu'après la livraison du bois. Parfois il réussissait à obtenir un acompte, une fois le bois coupé. La plupart du temps, il empruntait à la Banque Nationale de Lorrainville. Il était tout de même propriétaire de son magasin et de ce qu'il appelait sa « réguine de campe » : les lits, les poêles, la cuisine, les *sleighs*, etc.

Dès la fonte des neiges, le *jobbeur* allait « marcher du bois ». Il parcourait des kilomètres en pleine forêt pour choisir son parterre de coupe d'après la densité du boisé, l'âge des arbres et l'accessibilité du territoire. Il déterminait l'emplacement des bâtisses et le tracé des chemins jusqu'au plan d'eau où déverser les billots à faire flotter le printemps venu.

Au cours de l'été, il retapait son équipement et dès septembre, il allait construire ses *campes* avec quelques hommes non requis sur leur ferme. Le *bûchage* commençait en octobre, après les récoltes, le ramassage des patates et la boucherie.

Les *campes* étaient en bois rond, calfeutrés avec de l'étoupe. Il y avait quatre bâtisses principales. Le *sleep camp*, où on enlignait des lits superposés, qu'on recouvrait de branches de

sapin. La *cookerie*, pour la cuisine, les tables, l'entreposage des denrées, le lit du *cook*, du *cookie* et du *showboy*. L'*office*, un bâtiment assez grand pour le *jobbeur* et son commis, le *scaleur* et le *portageux*, celui qui apportait au chantier la farine, la graisse, le lard salé, le sucre, les fèves et autres denrées, le foin et les poches d'avoine. C'est dans l'*office* que se trouvait le magasin limité à l'essentiel : haches, lames de *bucksaw*, tabac, mitaines, bottes. Enfin, l'écurie pour les chevaux et le foin.

Quand Honorius engageait une cinquantaine d'hommes et plus, il formait des équipes de dix à quinze bûcherons sous la responsabilité d'un « petit *jobbeur* », une sorte de sous-contractant qui faisait un compte-rendu régulier du rendement de chacun, fournissait les chevaux, choisissait les *skiddeurs* et les charretiers. Malgré son jeune âge, Jérôme était un de ceux-là. Honorius lui confiait des hommes d'âge mûr, bons travailleurs mais qui n'avaient pas le goût ou les aptitudes pour diriger les hommes et les travaux.

À l'hiver 1933, le *jobbeur* a réussi de peine et de misère à s'entendre avec la C.I.P. pour un contrat de *pitounes* d'épinette. En raison de la crise, plusieurs entreprises comme la

sienne avaient fait faillite ou n'étaient plus en opération. Honorius a averti ses hommes que l'hiver serait dur et pour eux et pour lui. Il ne leur verserait que trois *cennes* le billot. À ce prix, les meilleurs bûcherons ne toucheraient pas plus que 1 \$ par jour, en travaillant d'une noirceur à l'autre. Les hommes payés à la journée, comme les *skiddeurs* et les charretiers, seraient plafonnés à 25 \$ par mois. C'était ça ou rien.

Le chantier était situé loin au nord de Latulipe, en direction du lac Clérion. Les hommes avaient été transportés par camion jusque dans un rang de Moffet; le reste du trajet s'était fait à pied. Une journée de quinze heures de marche.

La dernière semaine de novembre, Honorius apprend que les chantiers de l'Abitibi sont paralysés par un arrêt de travail. Honorius est nerveux. Il réunit son monde.

— Les *bûcheux* des environs sont en grève. Ils seraient autour de sept cents au sud de la grand-route et proche de 2000 au nord. Ça joue dur. Il y en a qui occupent le dépôt de la compagnie au ruisseau Clérion et d'autres à celui de Cléricy. Il paraît qu'ils sont enrégimentés par des communistes qui

viennent de l'Ontario. Ils paralysent tous les chantiers à Hearst, Cochrane, Kapuskasing jusqu'à Thunder Bay. Faut rester loin de ce monde-là si on veut pas tout perdre. La C.I.P. prétend qu'elle n'a pas besoin du bois des grévistes. Étant donné que les colons ont besoin d'argent, ils bûchent sur leur terre et fournissent le moulin. Même que la cour est pleine. Ce serait le gouvernement qui a obligé la compagnie à donner des contrats de coupe pour occuper les chômeurs.

Honorius ne doute pas de la fidélité de son monde. Tous ont été avertis des bas salaires et ils sont satisfaits de leur camp et de la nourriture. Il connaît bien ses *sous-jobbeurs* qui eux vivent très près de leurs hommes. Il se félicite d'avoir toujours imposé le silence pendant les repas. Les gars qui s'engagent pour la première fois rouspètent bien un peu, mais il leur répond :

— C'est toujours pendant les repas que les batailles commencent. J'imagine que vous aimez mieux manger en paix. Et moi je veux pas faire la police. Si je vous disais qu'un soir, quelques têtes chaudes ont voulu tabasser le cuisinier parce qu'ils aimaient pas le repas. Pris de panique, le cuisinier a sorti son

couteau à viande. Il y a eu du sang. Je veux pas de ça ici. C'est tout.

Quand un homme échappe un sacre devant le *jobbeur*, la réplique est instantanée: « T'es pas dans une taverne de vauriens; prends sur toué ». Le dimanche, après le déjeûner, c'est l'heure du chapelet, pour remplacer la messe. Honorius dit que cette pratique protège les travailleurs contre les accidents.

Le premier dimanche de décembre, une centaine de grévistes se présentent. Ils viennent des *campes* de Turpin. Ils veulent convaincre leurs vis-à-vis de se joindre à eux pour obtenir que la C.I.P. augmente ses prix. « Ça va permettre aux *jobbeurs* de mieux nous payer, d'améliorer les *campes* et la nourriture. Tous les autres chantiers sont arrêtés. Vous pouvez pas rester en dehors. C'est tous ensemble qu'on va gagner ».

Honorius se rend compte que les visiteurs sont exténués par leur longue marche. Ils sont affamés. Ils sont nombreux. Il leur offre de se réchauffer et de se reposer pendant que le *cook* leur prépare de quoi manger. Il en profite pour réunir ses *sous-jobbeurs* et les charge de transmettre la consigne: « on est d'accord avec vos revendications, à propos de la paye,

mais on veut d'abord en discuter entre nous et voir comment s'organiser. Vous pouvez pas coucher ici, et le vent du nord s'est levé. Ça lâchera pas de la nuit. Vous devriez vous en aller tout de suite ».

La tactique porte fruit et les grévistes repartent non sans avoir répété leur message : « on s'attend à ce que vous embarquiez avec nous-autres. Parce qu'autrement, on sait jamais ce qui peut arriver... ».

Le travail reprend le lendemain. Sur l'heure du midi, quelques contestataires reviennent pour demander le résultat des échanges de la veille. Honorius a prévu le coup. Il sait qu'il ne s'en tirera pas facilement. Il leur offre le repas et se retire dans la cuisine entraînant avec lui un grand gaillard. Il le charge de répondre :

— On a décidé d'aller d'abord voir comment ça se passe au dépôt de Clérion, pour être en mesure de s'organiser. On va être là demain. On devrait être une dizaine.

— Si c'est vrai ce que vous dites, venez voir tout de suite avec nous autres.

— C'est trop loin pour qu'on revienne à soir.

Comme les grévistes mettent plus de pression, un certain nombre de dîneurs quittent leur table pour venir appuyer leur compagnon. «On est assez grands pour prendre nos décisions tous seuls». Ils s'en tirent encore cette fois.

Au petit jour, quelques hommes fiables et crédibles se dirigent vers le dépôt. Ils annoncent qu'ils sont entrés en grève et s'informent comment participer à l'occupation au dépôt du Clérion.

Pendant ce temps, Honorius demande à ses gens de ramasser leurs affaires pour retourner à Latulipe en attendant que le calme revienne. Plusieurs veulent partir sur le champ.

— Pas question. C'est plus prudent de se tenir ensemble. Faut surtout pas prendre de risque. S'il y a des grévistes qui se pointent et qu'ils voient vos pistes, ça peut virer mal. Tenez-vous dans le *sleep camp*, comme si vous étiez en grève. Nous autres, on va se préparer à vider le magasin et les réserves et à tout charger ce qu'on peut pour être prêts à décoller dès que les hommes seront revenus de Clérion. S'ils reviennent seuls évidemment. On va apporter tout ce qu'on peut, les communistes pourraient

faire de la casse quand ils vont s'apercevoir qu'ils se sont fait rouler.

À la tombée du jour le long défilé se met en marche. Ceux qui sont allés au dépôt prennent place dans les *sleighs* pour se reposer jusqu'à ce qu'ils soient obligés de marcher pour ne pas geler. C'est d'ailleurs en alternance que les bûcherons marchent ou se reposent. Ils cheminent ainsi toute la nuit. Le temps est sombre, il se met à neiger. Abondamment. Le voyage devient plus pénible. Pour les hommes et pour les chevaux.

Voilà que l'attelage dirigé par Honorius s'arrête. Les bons charretiers savent que si les bêtes sont trop fatiguées, elles prennent d'elles-mêmes un moment de repos. Mais cet arrêt subit semble bizarre. Honorius croit voir une tache sombre devant les chevaux. Il découvre qu'il s'agit d'un de ses hommes, tombé de fatigue dans la neige qui le recouvre à demi. Il le dépose dans la *sleigh* et demande à sa fille de le frictionner et d'essayer de le faire bouger.

Elle s'empresse d'ouvrir le manteau du rescapé et le sien, puis s'étend de tout son long sur lui pour le réchauffer. Elle souffle dans son cou et sa figure. Justifiant son geste, elle dit,

trionphante à son père : « il n'est pas mort. Je vais le sauver ».

C'est Jérôme, son fiancé secret. Elle a seize ans, lui, dix-huit. Elle l'aime depuis qu'elle le connaît. Elle n'a jamais osé faire des avances et lui non plus : c'est la fille du patron. Il est beau, elle est jolie. Il est fort, elle est bien tournée. Il la veut, mais préfère attendre sa chance. Au chantier, elle passe la journée à l'office ou au lavage du linge tandis qu'il est au bois jusqu'à la noirceur. Il y aurait le dimanche, mais aucun moyen de s'isoler un peu.

Enfin, l'occasion se présente : Honorius est absent. Jérôme se pointe à l'office. Il bredouille une raison pour justifier sa visite. Les regards ne mentent pas. Une seule petite heure suffit pour que les aveux se concrétisent et que les promesses suivent. Ils conviennent de ne rien laisser paraître et d'attendre au printemps pour informer leurs parents.

Brigitte profite donc de la tempête pour réaliser un rapprochement longtemps rêvé. Elle se rend compte que son homme est complètement conscient de ce qui lui arrive. Il s'efforce tant qu'il peut de ne pas bouger. Pour goûter à la chaleur et au corps de Brigitte. Furtivement en lui soufflant dans le cou, elle ose un baiser.

On peut le soupçonner, Honorius jette un œil de temps en temps. Il a été tout heureux quand sa fille lui a confirmé qu'il respirait. Il accepte qu'elle termine son sauvetage. Mais il se rend compte que Jérôme a bougé. «Tu t'aperçois pas qu'il a grouillé! Débarque de sur lui. Va marcher, ça va te faire du bien».

En arrivant au lac des quinze, plus précisément au Grassy narrow, le groupe attend les décisions d'Honorius. C'est l'endroit le moins large mais aussi où le courant est plus fort. On mesure l'épaisseur de la glace. Sur les côtés, pas de problème, mais les gars expérimentés craignent la partie du milieu. Honorius décide de faire traverser d'abord son cheval le plus docile. Il peut le contrôler à distance. Aucun problème: il le rappelle. Puis le fait traverser à nouveau avec un autre. Tout va. Il les rappelle aussi. Il tente alors une traversée avec un chargement, sans charretier. Pas un craquement, pas d'eau à la surface. Tous les hommes suivent à pied. Puis les *sleighs* avec leur charge. Pour le dernier voyage, le plus gros, seuls les chevaux traversent avec leur chargement.

Il n'en faut pas davantage pour que le *jobbeur* confirme sans conteste la confiance que les bûcherons lui accordent.

Au petit jour, le groupe arrive à la première maison du rang de Moffet d'où il est parti à l'automne. Les courageux voyageurs peuvent se ravitailler un peu avant de repartir en direction de leur village où toute la population est stupéfaite de les voir. Ils sont épuisés, mais contents d'avoir réussi cet exploit qu'ils vont raconter pendant des années.

Entre temps, les grévistes ont durci le ton et les forces de l'ordre en ont fait autant. Finalement, avec l'arrivée d'un fort contingent de policiers, ces derniers ont chargé pour briser les lignes de piquetage, fortes de 200 bûcherons. On a arrêté et emprisonné plus de 70 d'entre eux. La cour a condamné une douzaine de grévistes. Les autres ont été relâchés.

À première vue, un échec lamentable. Mais non, le gouvernement a rapidement ouvert une enquête sur la situation des travailleurs dans les chantiers du Québec. Le rapport a confirmé que les récriminations des grévistes étaient pleinement justifiées.

Une législation spéciale a été votée et dès l'année suivante, dans tout le Québec, la situation des bûcherons s'est grandement améliorée. Grâce aux grévistes du Clérion et malgré la rouerie d'Honorius Dubois.



LE CŒUR GROS

Mon oncle Ephrem avait le cœur gros. Gros et grand. Du courage tout autant. C'est ainsi que je le résumerais.

Aussi loin que je me souviens, il livrait du lait à Belleterre, plus précisément aux squatters de Mud Lake et de GainsMoore, installés à la va-comme-je-te-pousse avant la fondation de la ville. Il en fournissait aussi au magasin de la compagnie minière, seul lieu de ravitaillement pour les familles des alentours. Hiver comme été, chaque jour de la semaine, il se pointait de grand matin dans son *station* à la coopérative laitière de Latulipe pour charger les bouteilles à distribuer. C'était son gagne-pain. Il le prenait comme un devoir de conscience : assurer la survie des nourrissons.

Un dimanche sur deux, il nous rendait visite avec toute sa marmaille et racontait ses dernières inquiétudes : le lait qui risquait de geler parce que la chaufferette faisait des siennes, un problème d'approvisionnement

à la coopérative, le *station* embourbé ou en panne, toutes choses qui mettaient en danger la vie des bébés, si le lait n'arrivait pas à destination, que ce soit par sa faute ou non. Il nous disait ses moments d'angoisse et nous faisait vivre les inquiétudes appréhendées des mamans qui l'attendraient en vain. Les larmes lui montaient aux yeux, la gorge se nouait et un peu plus il ne pourrait se rendre au bout de son émouvant récit. J'ai alors réalisé que mon oncle Ephrem avait le cœur gros.

Après une tempête de neige, il était souvent le premier à s'aventurer sur la route le matin. D'où la boutade qui circulait dans la famille voulant qu'il ouvre le chemin entre Latulipe et Belleterre. Courageux et parfois téméraire, il fonçait dans les congères en faisant confiance à son véhicule bien chargé et bien chaussé. Ce qui devait arriver arrivait souvent : c'est à force de pelleter qu'il parvenait à destination avec des retards fort pardonnables. Ses exténuants trajets étaient bien compensés par la satisfaction de la mission accomplie : les mamans et les bébés auraient leur lait.

Le printemps venu on aurait pu penser que les tribulations de mon oncle Éphrem seraient choses du passé. Mais non. La

situation se détériorait à coup sûr. On passait de la neige fondante à la *slush*, des trous d'eau aux panses de bœuf. Jusqu'à ce que la route s'assèche un peu ou que les autorités de la mine acceptent de fournir quelques voyages de gravier à étendre ici et là. Quand la neige fait des siennes, on peut parfois avancer en y mettant du temps et les efforts nécessaires, mais c'est tout autre chose quand le véhicule cale aux essieux dans la boue. J'ai donc appris très jeune qu'on peut se déprendre avec un *jack* en glissant sous la roue soit du gravier ou des pierres, soit des quartiers de bois. Quand il nous disait: «Crousse que j'en ai arraché c'te fois-là», on voyait toute la fierté qu'il ressentait de s'en être sorti et d'avoir livré sa cargaison salvatrice. Son grand cœur était secondé par une bonne dose de courage, de ténacité et de débrouillardise.

On lui confiait régulièrement des commandes spéciales: un mécanicien réclame une pièce pour la génératrice en panne, on manque de pain au magasin, le médecin attend impérieusement un médicament. Autant d'occasions pour un récit touchant lors de la visite dominicale de l'oncle secourable.

On peut le deviner, le *station* déjà âgé et parfois malmené, exigeait un continuuel entretien. Mon oncle Éphrem a donc appris sur le tas un second métier : celui de garagiste. Heureusement, car il n'y avait pas de dépanneuse dans le coin et les services CAA n'étaient pas inventés. On avait donc droit, au fil des dimanches, à un premier contact avec un nouveau vocabulaire : les *wipers*, le *windshield*, le *chôke*, la *clutch*, le *starter*, le *crankshaft*. L'ancien cultivateur avait abandonné les *teams* de chevaux, les *sleighs*, les *waguines* et les *baculs*.

Malheureusement, ce rôle de pionnier et de sauveur n'a duré qu'un temps. Quand la population et les transports se sont développés, une modeste épicerie a pris le relais et mon oncle Ephrem a perdu sa raison d'être et son gagne-pain. Il nous rendait encore visite régulièrement, mais alors il avait le cœur gros parce qu'il se demandait comment nourrir sa famille. Jusqu'à ce qu'il déménage lui-même à Mud Lake pour travailler à la mine McIntyre.

C'est avec une nouvelle ferveur qu'il nous ouvrit au monde étrange de cette industrie, jusqu'alors inconnue au Témiscamingue. Mon oncle était tout en verve quand il parlait de ses

apprentissages, des ingénieurs, des anglais, de l'or, des lendemains pleins de promesses. Il nous apprenait les *shafts*, les *diamond drills*, les *raises*, les *blasts*, les *stopes*, les *shiftboss*. Il évoquait les salaires des mineurs qui travaillaient en *d'sour* et ceux des gars de la surface. Il côtoyait les blokes, les fros et d'autres personnages venus on ne savait d'où.

Il avait aussi entendu parler des maisons mal famées et de leurs *pitounes*. Quand il a nommé Ti-Rose, June, Black Jane et Mary la métis, on a compris qu'il ne s'agissait pas de *pitounes* de quatre pieds. Cette fois, si mon oncle Éphrem a légèrement rougi, ce n'était pas qu'il avait le cœur gros. Ma mère nous a dit d'aller jouer dehors.

C'est surtout lors du premier grand feu de Belleterre que mon oncle a fait montre de sa générosité spontanée et d'une surprenante intrépidité. Au début de l'après-midi, pépère est arrivé du magasin au pas de course, tout énervé. Il nous a lancé d'un trait :

— Le feu est pris entre Latulipe et Belleterre. Il est chaque bord du chemin. Tout le monde se demande comment c'qu'y vont faire pour sortir.

L'information est tombée comme une bombe. L'inquiétude qu'on lisait dans la figure de pépère, généralement très calme, nous a envahis aussitôt. En un rien de temps, nous étions dans l'automobile, en route pour Latulipe. Mémère est restée à la maison avec les trois derniers.

L'anxiété nous a rendus muets pendant un bon moment. J'essayais de m'imaginer un incendie dans les arbres. J'avais vu des maisons et des granges brûler, mais pour un feu de forêt, aucune image. C'était pire que ce qu'on pouvait imaginer, disait-on. Le soleil complètement caché par une épaisse fumée, un grondement comme du tonnerre, un mur de flammes qui avance à grande vitesse, des animaux en fuite. C'est pépère qui a rompu le silence.

— On va au moins savoir si Éphrem est sorti avec la famille.

— Si y sont pas sortis, ça se peut-tu qu'y brûlent ?

— Je croirais pas. Ça dépend du vent. Là, il s'en va sur eux-autres. Si le feu a pris entre Latulipe et Belleterre, c'est dangereux tant qu'y revirera pas.

À l'instigation de ma mère, on a récité un chapelet pour conjurer le vent.

— Au grand feu d'Haileybury, y paraît que les gens s'étaient jetés à l'eau sous des couvertes de laine mouillées pour pas brûler. Y pourraient peut-être se jeter dans le Sand Lake ?

— L'eau est encore ben frette. Mais ce serait moins pire que brûler ou étouffer dans la boucane.

Chacun a continué son cinéma et sa conversation en silence. Un silence qui disait tout.

Nous sommes allés directement au cœur du village. Il y avait plein de monde au magasin général, dans la cour de l'école et devant l'église. « Hey, c'est matante ! Les autres sont tous là ! » Effectivement. Nous nous sommes précipités pour les rencontrer, nous assurer que c'était bien vrai, qu'ils étaient sauvés. Mais ils semblaient encore sous le choc, inquiets. Ils nous ont dit que mon oncle Éphrem, après les avoir amenés à Latulipe avec la famille voisine au complet, était retourné chercher une femme enceinte et son mari. Le petit hydravion de la mine faisait des allers-retours entre le Sand Lake et le lac Simard pour évacuer les familles des boss. L'autobus des travailleurs, plein à

craquer, avait fait un voyage à Latulipe, mais il n'était pas question qu'il retourne. Les quelques camions avaient été mobilisés. Mais la pauvre femme ne pouvait profiter de ces occasions. Dans les douleurs, elle devait se tenir couchée. Certaines personnes restaient au lac près du quai espérant avoir leur tour dans le petit Cesna pendant que d'autres se réfugiaient dans l'église, comptant sur la protection du lieu saint. D'aucuns évoquaient les interventions des prêtres qui avaient arrêté la progression du feu avec une image sainte ou le crucifix ou même le Saint-Sacrement. Personne cependant n'osait proposer ce défi au nouveau pasteur de Belleterre. Ancien aumônier militaire, français d'origine et de parler, à la démarche sautillante, original et passablement écervelé, il n'inspirait aucune confiance. On racontait qu'il aurait vendu en exclusivité à au moins une vingtaine de paroissiens les quatorze stations du chemin de croix. Donc, rien à attendre de sa part. Il n'avait aucun crédit ici-bas. Il devait en être ainsi là-haut.

Ma tante se mourait d'inquiétude. Pépère a donc décidé de prendre la route de Belleterre pour se rendre aussi loin que possible, au cas où il pourrait être utile. Mes deux sœurs sont restées pour s'occuper des enfants ;

ma mère, ma tante, mon frère et moi nous sommes montés.

Après une dizaine de kilomètres, passé la rivière Fraser et une longue courbe, nous sommes arrivés subitement devant un décor inoubliable. Tout était noir. La terre, la route, les arbres, le ciel devant nous. Les épinettes surtout témoignaient du désastre. Ne restait d'elles que de grands troncs et des branches dénudées. Des bouleaux calcinés fumaient encore. La senteur nous prenait à la gorge, même si la fumée se dirigeait vers l'est.

Il aurait été possible d'avancer encore sur la route, fenêtres fermées, mais à quoi bon. Soudain un bruit de moteur. « Il arrive ! Il arrive ! » Mais non. C'était un résident de Belleterre qui avait conduit son monde à Latulipe et avait tenté de retourner pour secourir d'autres personnes. Il avait rebroussé chemin devant le danger. Le récit de son périple n'avait rien pour nous détendre. Lors de son premier trajet, la fumée opaque rendait la visibilité difficile, faisait pleurer les yeux et tous les passagers toussotaient. Un orignal calciné gisait sur l'accotement, plusieurs lièvres et des oiseaux carbonisés jonchaient le chemin. Les animaux avaient

tenté de se réfugier dans l'éclaircie de la route pour sortir du brasier, mais ils étaient brûlés à mort ou asphyxiés.

Après une heure interminable, un autre bruit de moteur. C'était lui.

On croyait qu'il ne freinerait pas tellement il sentait l'urgence de sortir de l'enfer, même s'il n'y avait plus de feu sur la route. Pépère réussit à l'arrêter pour lui dire de se rendre à la première maison où le docteur Chabot les attendait.

Quand mon oncle Éphrem est sorti de son *station*, nous avons compris que notre inquiétude n'était rien, comparée à la tension qu'il avait subie. À bout de nerfs, il a craqué. Il essayait de nous expliquer, mais il pleurait tellement qu'il était difficile de le comprendre. Il s'excusait de ne pas réussir à se contenir. Je n'avais jamais vu pleurer un adulte et j'étais servi.

— Ça t'a ben pris du temps ! On se demandait si t'avais pu te rendre. Si t'étais pris là-bas. Si t'avais des problèmes avec ton *station*. On s'imaginait le pire.

— J'y ai ben pensé que vous seriez inquiets. D'abord, j'ai eu de la misère à me rendre au

Sand Lake. Il y avait de la boucane sans bon sens, des tisons qui revolaient, des branches qui tombaient. Une fois rendu, j'avais espoir que la femme soit partie en avion. Ben non, ils m'attendaient. Je leur ai dit que j'étais pas sûr de passer. « On n'a pas le choix, qu'y m'ont dit. Faut essayer. Si c'est pas possible, on revirera. »

— C'aurait-tu été faisable de retourner ?

— Je penserais pas. Mais je me suis dit que si j'essayais pas, je le saurais pas. J'ai accroché une couverture mouillée sur le capot pour pas que le moteur chauffe. Nous autres en dedans, c'était comme une vraie fournaise. On s'est mis des serviettes mouillées dans la face pour arriver à respirer. Je voyais quasiment pas le chemin. Une chance que je le sais par cœur.

— Vous auriez pu étouffer...

— On toussait, les yeux nous chauffaient, je dois avoir un char de boucane dans le corps. Je voulais me rendre au croche après le crique du lac Chevrier. Y a une talle de trembles qui a pas brûlé. Ça fait un peu d'éclaircie, c'est moins chaud. C'est là que j'ai perdu du temps.

— T'as arrêté ?

— Oui, y avait pas moyen de foncer plus loin. Le vent sifflait en bourrasques, c'était l'enfer. La femme se lamentait. Elle voulait que je continue et son mari avec. « On s'est rendu jusqu'ici, pourquoi pas continuer ? » J'y ai répondu : « Vous avez rien vu. De l'autre bord du croche, je vous dis que ça passe pas. C'est du feu bord en bord du chemin. Vous êtes ben mieux de sortir votre petit, pas de docteur, comme les "sauvagesses", que de foncer dans le feu et de mourir brûlés ». Quand j'ai vu que la bourrasque de vent qui soufflait de côté en nous soulageant un peu a changé pour se diriger franc est, je me suis dit : Vlà notre chance. De l'autre bord du croche, on va l'avoir dans la face, pis ça va être moins pire que quand ça traverse le chemin. Je suis descendu au crique pour mouiller la couverte et les serviettes, pis je me suis dépêché de repartir. À la grâce de Dieu. À un moment donné, une chance que le chemin était ben drette parce que je voyais rien. Je m'enlignais dans la fumée où il y avait pas la lueur rouge du feu chaque bord. J'ai jamais eu peur comme ça dans ma vie. Mais je suis arrivé.

J'ai encore en mémoire l'image du grand et désolant brûlé mais surtout la scène de mon oncle Éphrem en larmes, tentant de nous dire

ce qu'il venait de vivre. C'était les nerfs qui lâchaient. C'était aussi la joie d'avoir réussi à sauver ses passagers. Oui, il avait le cœur gros.

Tout de même, il me semble que mon oncle Éphrem pleurait plus souvent que les hommes de son temps. Ou qu'il se cachait moins.

Quelques années après le grand feu nous avons eu droit à une autre manifestation du cœur et de l'énergie de mon oncle Éphrem. Le médecin qui venait d'enlever la vésicule biliaire de ma tante a dû révéler à mon oncle que des cellules cancéreuses étaient déjà répandues dans les autres organes et qu'il n'y avait aucun espoir, même avec des traitements.

Quand mon oncle a transmis à sa femme l'effroyable nouvelle, une fois les effluves passées, elle réclama une pièce d'étoffe rouge. Elle y découpa un énorme cœur qu'elle s'appliqua sur la poitrine. Était-ce le Sacré-cœur de Jésus ou le Saint-cœur de Marie, ou les deux, peu importe, elle confiait son rétablissement à l'au-delà. De plus, d'un commun accord, ils promirent de faire un pèlerinage à l'Oratoire Saint-Joseph, un à Sainte-Anne-de-Beaupré et un au Sanctuaire Notre-Dame-du-Cap, moyennant guérison, évidemment.

Quand ces informations sont parvenues dans la famille, nous avons vécu une double tristesse. Celle de la maladie mortelle de ma tante et celle, plus gênante, de constater l'illusion dans laquelle le couple se réfugiait. Nous étions certes croyants, et même beaucoup. Mais de là à croire à un si grand miracle, dans une humble famille en plus...

Quand ma tante quitta l'hôpital, le médecin confia discrètement à mon oncle que normalement sa femme se sentirait beaucoup mieux, puisqu'il avait enlevé la vésicule biliaire. Il fallait s'attendre cependant à un retour implacable du mal, à brève échéance.

Ma tante s'est rétablie complètement. Apparemment. Assurée d'être miraculée, elle décida dès lors de remplir ses promesses et le couple partit en triple pèlerinage. De Belleterre à Montréal pour remercier Saint Joseph, puis au Cap-de-la-Madeleine, pour honorer la Sainte Vierge et enfin à Québec pour rejoindre Sainte Anne. Pour un si grand miracle, il fallait en attribuer le crédit aux trois. Pour ne pas être en reste, mon oncle Éphrem et son épouse firent un crochet à Joliette pour visiter leur neveu qui avait pris

la soutane et étudiait pour faire un prêtre. Qui sait peut-être était-il dans le coup lui aussi ?

Mon oncle Éphrem ne pouvait évoquer ce grand miracle et le retour à la santé de sa femme sans en avoir les larmes aux yeux. Il avait toujours de la difficulté à se rendre au bout du récit de ce voyage épique : il était parti de Belleterre un vendredi matin, après son quart de travail de nuit à la mine, avait roulé avec son vieux *station* pendant huit cent cinquante kilomètres jusqu'à Montréal, toujours au volant, évidemment. Après une nuit écourtée et ses dévotions faites, il avait filé à Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine, puis à Québec et Sainte-Anne-de-Beaupré. Il était de retour à Belleterre pour son travail le dimanche soir après plus de deux mille trois cents kilomètres et un nombre impressionnant de chapelets récités.

Nous étions éberlués. Il n'était jamais sorti du Témiscamingue. Il a dû en baver un coup pour affronter le trafic urbain, les imbroglios des sens uniques, des stationnements. Nous avons eu droit à plusieurs heures de déballage d'anecdotes, d'incidents inquiétants, d'imprévus déroutants, de désagréments embêtants. L'oncle Éphrem en parlait comme s'il avait été

porté par saint Christophe à qui le couple avait confié le succès de leur audacieuse équipée. Chaque description portait son lot d'émotion, amplifiée par l'évocation de la santé miraculeusement recouvrée.

Nous attendions avec appréhension le retour de la maladie de ma tante. Pas elle, ni lui. La page était tournée.

Elle fila jusqu'à un âge avancé, sans récédive. Nous n'avons jamais su quel saint l'avait sauvée. Peut-être était-ce le grand cœur déposé sur sa poitrine ou mieux, celui de mon oncle Éphrem.



LUCIEN
FERRON

J'avais sept ans. Mon grand-père nous a dit :
« Quand vous aurez fini votre ménage du samedi, les p'tits gars, si vous voulez venir avec moi, on va aller voir le père Ferron pour qu'il nous fasse un tisonnier ».

Manifestement, ma mère n'était pas contente.

— Vous étiez pas supposé aller glisser avec les cousins ?

— Ah ! On a toute l'après-midi, on va aller avec pépère avant.

Après la mort de mon père, ma mère avait fait construire une maison au village, avec un loyer pour ses parents qui sont venus demeurer avec nous. Elle respectait et adorait son père, mais le trouvait un peu trop permissif. Surtout qu'il ne s'en faisait pas plus qu'il faut avec les prescriptions du curé, encore moins avec les lois ou les règlements qui ne cadraient pas avec ses valeurs.

Il a longtemps caché un alambic dans sa cave en terre battue, en pleine période de prohibition. Prudent tout de même, il distillait en hiver, la nuit. Il nous emmenait à la pêche à la truite dans la frayère sur la Petite Loutre. Sans indiquer clairement que c'était prohibé, il nous avertissait : « Si vous entendez du bruit, cachez-vous dans les branches avec vos lignes. Et grouillez pas. Ça pourrait être le garde-pêche ». Quand on l'accompagnait pour faire le bois de chauffage, il nous disait que les lots n'appartenaient à personne. Aujourd'hui, je sais qu'il s'agissait des terres de la Couronne.

Maman ne pouvait s'empêcher de rouspéter quand il nous disait : « Si vous voulez faire un tour de machine, les p'tits gars, vous pouvez embarquer, faut que j'aille à la Bidoune ». C'était chez le *bootlegger*, dans la paroisse voisine. Pépère servait occasionnellement de taxi à des acheteurs de bière. Il faisait la sienne et ne manquait pas de nous y faire goûter quand il payait la traite.

— Voyons donc popa, si ça a du bon sens, faire boire des enfants !

— Ils font juste se mouiller les babines.

Pépère savait très bien qu'elle n'aimerait pas qu'il nous emmène chez le forgeron. C'est que Lucien Ferron n'allait pas à la messe. Il était le seul dans la paroisse à avoir lâché la religion. Il s'en allait donc en enfer tête première, délibérément. Tous les ans, à la Quasimodo, le dernier dimanche utile pour faire ses Pâques, le curé disait en chaire: «Il y a 556 âmes qui ont fait leur Pâques». C'était toutes les personnes en état de le faire... moins une. On nous disait que c'était péché de parler avec les protestants. Qu'en était-il de côtoyer un non-pratiquant ?

Depuis qu'il était en rupture de ban avec le curé, Lucien Ferron était plus taciturne. Il ne se montrait pas souvent dans le village. Il habitait pourtant à quelques minutes de l'église, dans une belle et confortable maison. Les soirs d'été, il se berçait sur la galerie avec sa femme. Et ses jours complets, il les passait dans sa boutique de forge, située en retrait, en arrière. Un bonhomme grand, large et imposant. Un visage qui ne riait pas et de grands yeux bleus qui commandaient le respect.

L'homme était pour nous plein de mystères. Il gagnait bien sa vie, les gens lui confiant les pattes de leurs chevaux et tous les autres travaux reliés à la forge. Sa femme était belle.

Elle avait la bonté écrite dans la figure, jasaït avec tout le monde, fréquentait régulièrement l'église, malgré la raideur du curé. Son garçon avait fait un an de collège et sa fille étudiait au couvent pour devenir institutrice. Il avait donc tout ce qu'il fallait pour être un paroissien respectable. Il avait l'air intelligent. Et pourtant, il pactisait avec le diable !

C'est lui que nous allions rencontrer avec pépère. Une visite que nous n'aurions jamais osé faire seuls. La première impression fut saisissante. Nous sommes passés de la neige éblouissante du printemps aux murs noircis de la boutique de forge. On n'y voyait rien, car les rares fenêtres aux vitres pleines de suie et de fils d'araignées étaient situées au bout de la bâtisse, où se tenait le maître des lieux occupé à préparer les sabots d'un cheval pendant que le fer chauffait dans le charbon rougi.

Je me suis tout de suite souvenu de l'expression « noir comme chez le diable ». Qui pourtant vit dans le feu de l'enfer. Il me semblait entendre la maîtresse nous décrire la déchéance de Lucifer. Nous allions voir de près Lucien Ferron !

Dans l'allée étroite entre les instruments aratoires et le foin, nous suivions pépère

sur les talons surtout quand il a fallu passer derrière les deux énormes étalons du forgeron. Il avait cru bon de les garder, avec une dizaine de poules et quelques lapins, quand il avait vendu sa ferme quelques années auparavant, pour se consacrer exclusivement à son métier.

Le colosse était plus impressionnant dans ce décor que dans sa chaise berçante. Il portait un long tablier de cuir épais et raide, une coiffure noire sans visière, une chemise à carreaux. De sa grosse poigne il retenait la patte du cheval sur son genou. Il taillait le sabot comme on coupe un ongle avec un couteau.

— Salut Arthur, tu sors tes jeunes ?

— Ouais, j'aurais une p'tite job à te donner.

— T'as ben *en belle*.

— J'en ai profité pour les amener voir ça une boutique de forge. Tu peux finir ce que t'as commencé. J'suis pas pressé. Ils vont voir comment que tu fais.

— Ça sera pas long, les autres pattes sont faites. Et pis le vieux Boucher reviendra pas chercher son cheval avant à soir.

Le forgeron a continué son travail, tournant la manivelle pour activer la soufflerie. Le charbon est rapidement passé au rouge vif. De courtes flammes roses et bleues entouraient et attaquaient le fer qui finissait par se confondre avec le combustible. À l'aide d'une longue pince, l'homme a saisi le métal incandescent et l'a déposé à plat sur l'enclume. Il s'est mis à le frapper à coups répétés avec un lourd marteau. J'ai encore à l'oreille le son pur et cristallin de l'instrument impitoyable sur le fer affaibli par le feu. Des étincelles giclaient de tous côtés, j'étais médusé. Puis le forgeron a noyé la pièce dans un bassin d'eau provoquant du coup un vif crépitement, de gros bouillons et une fumée dense et blanche sans aucune odeur.

Quand j'ai vu monsieur Ferron saisir d'une main la patte du cheval et de l'autre la pince avec le fer encore fumant, j'ai eu peur pour la pauvre bête. Mais non, il s'agissait simplement de vérifier l'ajustement au sabot. Après une autre séance de chauffe, de frappe et de refroidissement, tout était prêt. Je n'en croyais pas mes yeux quand j'ai constaté la longueur des clous rentrés à grands coups de marteau dans le sabot du cheval. J'avais l'impression que c'est le forgeron qui, sans effort, soutenait la masse imposante de la bête.

Pour lui, courber une barre d'acier pour fabriquer un tisonnier, une fois le métal rougi dans la braise, c'était un jeu d'enfant. Il a plié un bout de la tige en rond pour faire un anneau et l'autre en équerre de quatre ou cinq pouces de longueur.

— Veux-tu que je le finisse en pointu? C'est commode des fois pour accrocher les morceaux de bois.

— Beau dommage! Ça serait mieux.

— C'est une affaire de rien.

Avant la fin du travail, je me suis hasardé à m'approcher des étalons bien tranquilles dans leur stalle. J'ai pu voir les gros testicules et l'endroit par où sortait l'immense machin quand les étalons circulaient dans le village en hennissant au passage des juments.

Je me souviens vaguement des propos échangés entre les deux hommes mais de toute évidence ils avaient le goût de parler, comme de vieux copains. De leurs occupations quotidiennes, de l'hiver qui se terminait, de leurs enfants. Il était question du bois de chauffage, des élections municipales et du député. Ils étaient manifestement du même bord, des rouges.

Sur le chemin du retour, j'ai demandé à pépère pourquoi monsieur Ferron n'allait pas à la messe. «Bah! C'est une chicane qu'il y a eu entre lui et le curé».

Quelques années plus tard, quand maman a demandé où elle pourrait trouver un coffre en bois pour transporter les victuailles que nous apportions au collège pour quatre ou six mois, pépère a acheté celui que monsieur Ferron avait fabriqué pour son fils. Pendant sept ans et plusieurs années par la suite, j'ai utilisé le coffre bleu du damné forgeron.

C'est au collège que j'ai découvert à travers la mythologie latine le dieu Vulcain qui se tenait au fond des enfers, ancêtre et patron des forgerons. Un dieu difforme, rejeté des autres et condamné à ses forges, mais qui fabriquait tous les objets de métal dont on avait besoin, même de beaux bijoux pour les divinités. Il avait une belle déesse comme épouse.

J'ai aussi appris que Lucien vient de la même racine latine que Lucifer, qui veut dire porteur de lumière.

Je sais depuis quelques années, ce qui s'est passé entre le curé et le forgeron. Ce dernier était mar-guillier. Il avait comme fonction d'administrer

les biens de la fabrique avec d'autres paroissiens et le curé qui tenait les livres. Lucien Ferron n'acceptait pas que ce dernier refuse de leur montrer les registres comptables. Il les avait demandés à plusieurs reprises, sans succès, sans justification et sans discussion.

— Monsieur le curé, si vous acceptez pas de nous montrer les livres, ça nous laisse l'impression que vous avez quelque chose à cacher.

— Vous avez pas le droit de mettre en doute mon honnêteté. Vous les aurez pas !

Lucien Ferron était aussi président de la commission scolaire. Lors des réunions du conseil, le secrétaire-trésorier, compétent et fiable, fournissait les informations financières habituelles. Il s'attendait à la même chose de la part du prêtre. Il a donc continué à talonner son curé. Ce dernier a contre-attaqué dans ses sermons, pestant contre les gens qui manquaient de respect envers le clergé, qui ne se soumettaient pas à l'Église, qui attaquaient l'autorité.

Monsieur Ferron savait bien qu'il avait l'appui des autres marguilliers, mais ces derniers le laissaient seul au front. De guerre lasse, il a démissionné, en disant haut et fort qu'il ne pouvait plus cautionner les finances

de la fabrique puisqu'on lui cachait les chiffres. La guerre est devenue plus virulente. Lucien Ferron la trouvait malhonnête puisque seul le curé avait la parole. Il a donc cessé d'aller à l'église, ne pouvant plus supporter ces attaques déloyales.

Évidemment le prédicateur a de ce fait trouvé un argument massue, dénonçant ceux qui abandonnent leur religion, qui ne la pratiquent pas, qui vivent en état de péché mortel. Il évoquait l'enfer éternel, parlait de Lucifer qui avait tenu tête à Dieu comme ceux qui tiennent tête à l'Église.

Mais une fois, il y est allé un peu fort. Le maire de la municipalité, un solide gaillard de six pieds, respecté tout autant que Lucien Ferron, a jugé lui aussi que c'en était assez. Il s'est levé et s'est dirigé à l'avant de l'église, face au curé, qui, interloqué, s'est tu. Du jamais vu. Silence de mort. D'une voix forte pour être entendu jusqu'à l'arrière, lentement et posément, il lança :

— Monsieur le curé, les paroissiens pensent que vous avez tort et que c'est Lucien Ferron qui a raison. Au nom de tous, je vous demande de cesser de l'attaquer et d'ouvrir vos livres. Les biens de la fabrique appartiennent

aux paroissiens. C'est pour ça qu'on élit des marguilliers.

Le curé n'a rien ajouté. Il est retourné, nerveux, à son office.

Il n'a plus osé pester contre le récalcitrant, mais s'est permis, année après année, de souligner publiquement son péché mortel, celui de ne pas faire son devoir pascal.

On aurait raison de croire que c'est en se souvenant de ces événements que les citoyens de Fugèreville, en 1949, ont décidé d'appuyer leur conseil pour la construction d'une salle municipale. Partout ailleurs au Témiscamingue, il y avait des salles paroissiales, donc sous l'autorité de la Fabrique... et du curé. Le conseil municipal a donc pris les choses en main, a décidé de la construction, de l'administration et de l'utilisation de leur salle communautaire.

C'est ce qui a permis aux citoyens de Fugèreville d'y organiser des soirées de danse, prohibées ailleurs dans le comté.

Si Lucien Ferron est allé en enfer, il aura tout de même facilité l'organisation des loisirs de la localité. C'est suffisant pour qu'on aille le chercher et qu'on l'emmène avec nous au ciel.



LE MILLIONNAIRE

On l'appelait Nénesse. Il n'a pas été baptisé comme ça, c'est sûr. On l'a appelé comme du monde : Ernest. Mais quand il a grandi, on s'est bien aperçu qu'il n'était pas normal. Alors on l'a rebaptisé Nénesse. Ça lui allait mieux.

J'ai dit qu'il avait grandi, mais pas tant que ça. Il n'a pas dépassé les cinq pieds. Les bras un peu trop longs pour le reste. Il marchait le dos rond, en se dandinant un peu comme les vieux pris des rhumatismes. Le corps, à peu près ordinaire, mais la tête, pas du tout. Non seulement les circuits fonctionnaient tout croche en dedans, mais la figure était à l'avenant. Une sorte de grimace permanente incrustée dans la face lui donnait un air de parfait imbécile. C'était un blanc, mais plutôt foncé. Disons brun chocolat.

Un tel visage mettait dans l'embarras ceux qui ne le connaissaient pas. Heureusement il n'avait rien de menaçant. Au contraire, un sourire perpétuel s'était fixé sur ces traits mal

équilibrés. Nénesse souriait à tout venant et quand il était seul, il se souriait à lui-même. L'Église devrait le déclarer bienheureux. S'il faisait peur, ce n'était pas par malice. On le tenait à distance, surtout pour éviter d'être accaparé. Car Nénesse aimait le monde. Tout le monde ! Il tentait sans se lasser d'entrer en communication avec tous les gens qu'il rencontrait. Et il en rencontrait beaucoup, continuellement en vadrouille, d'une clarté à l'autre.

Pas une fête paroissiale, pas une noce, pas un enterrement, pas le moindre rassemblement n'échappait à Nénesse. Il était toujours dans le décor, écornifleur sans cesse en alerte. Il se croyait invité ou faisait comme si.

On s'accommodait tant bien que mal de l'indésirable Nénesse. Par contre, lors des réceptions de mariage, tout devenait plus compliqué. Comment le laisser circuler librement parmi les invités sans créer de malaise ? Il fallait expliquer cette présence encombrante et prévenir les serveurs harcelés par un Nénesse toujours à l'affût des fonds de bouteilles et des verres non vidés. Il devenait plus difficile à maîtriser quand il avait pris un coup de trop. En général les choses se

passaient plutôt bien. Il suffisait qu'une âme charitable et avertie le prenne en charge un moment, lui permette d'embrasser la mariée et lui donne discrètement une bouteille de bière en le ramenant à la sortie. Il était heureux et disparaissait.

À mesure que Nénesse s'habitua à certains plaisirs de la vie, il manquait de sous pour se les procurer. Sa mère lui fournissait un peu d'argent de poche pour éviter qu'il ne devienne trop importun ou qu'il ne pense à voler. Une fois qu'il avait payé ses cigarettes et ses rations quotidiennes de peps et de chips, il ne lui restait plus rien pour d'autres achats moins avouables. Les hôteliers et les épiciers ne lui cédaient pas quand il réclamait de la bière, même s'il offrait de payer comptant. Il réussissait tout de même à s'en procurer de temps à autre, on ne sait trop comment.

La nécessité rendant ingénieux, Nénesse a trouvé moyen d'améliorer son sort. Il a commencé par le ramassage des bouteilles vides. D'abord le long des rues et des ruelles. Puis sur la route en faisant du pousse-pousse. Certains le faisaient monter sans problème. Il a ensuite découvert que plusieurs personnes gardaient des trésors dans leurs armoires, leurs sous-sols

et leurs hangars. Il a donc fait le tour des maisons pour recueillir ce qu'il pouvait, sa bicyclette affublée d'un large panier à l'avant et d'un autre à l'arrière. Avec le temps, il connaissait toutes les adresses où il pouvait espérer faire bonne cueillette. Il avait son circuit dans la tête, ne sachant ni lire ni écrire. Par contre, il savait compter ses sous, nul ne pouvant le prendre en défaut sur ce point.

Il ajouta par la suite un autre marché, celui des hebdos. Il avait découvert dans ses tournées que certaines personnes ne se déplaçaient pas facilement. Il leur offrit donc de leur apporter leur journal. Il accumulait les pourboires. Comme ces casaniers ne prenaient pas beaucoup de temps pour parcourir leur hebdo, il leur demandait de bien vouloir le conserver pour le donner à ceux qui ne pouvaient pas se l'offrir. Et Nénesse le revendait. Une fois, deux fois... Il faisait aussi des commissions.

Avec la venue d'un détaillant de Loto-Québec, Nénesse élargit à nouveau son commerce. Il vendait des billets de loto. Il a donc commencé à rêver lui aussi, comme tous ses clients. Les billets qu'il ne parvenait pas à vendre le faisaient vivre d'espoir.

Nénesse était occupé du matin au soir avancé, sept jours sur sept. Le plus grand travailleur de la place. Sa mère se félicitait de voir que son fils se débrouillait fort bien. Elle constatait par contre qu'il était moins restreint dans ses dépenses, même si elle avait cessé de lui fournir ses coupures hebdomadaires. Elle n'y pouvait rien, Nénesse se payait des gâteries, comme tout citoyen normal.

L'argent achète tout. Nénesse le savait. Il tenta donc d'acheter les faveurs des filles. Qui le fuyaient. Quand sa mère apprit qu'il avait plus de succès avec les « sauvagesses » du coin, elle paniqua. Elle tenta de vérifier les dires, de mettre le curé dans le coup. Tout ce que ce dernier pouvait faire, c'était de le confesser. Et la police lui répondit qu'il n'y avait pas de loi contre ça.

L'ambitieux Nénesse achetait toujours de plus en plus de billets de loterie quand il lui restait du fric. Il gagnait parfois de petits montants qu'il réinvestissait toujours avec l'espoir de toucher le gros lot. Comme tous les gens sans le sou qui achètent du rêve.

On trouvait bien dommage que Nénesse gaspille ainsi de l'argent si durement gagné. On blâmait le vendeur en soutenant qu'il

devrait prendre exemple sur les épiciers qui refusaient de la bière à ce pauvre innocent.

Quand Nénesse, tout excité, se vantait à tout venant d'avoir plusieurs chances de gagner le gros lot, on essayait de le ramener à la raison en lui suggérant d'ouvrir un compte à la caisse populaire.

— Tu devrais te mettre de l'argent de côté. Des fois que tu serais malade, plus capable de travailler...

— J'suis pas pire que vous autres. Pourquoi que vous en achetez ?

— Nous autres, c'est pas pareil. Qu'est-ce que tu vas faire si tu gagnes le million ?

— J'vas m'acheter un char.

— Pauvre toi, t'as même pas de permis de conduire.

— Ça c'est mon problème.

Il riait, anticipant déjà sa future vie de riche. Un beau jour Nénesse vérifia comme à l'accoutumée ses numéros et il se mit à crier à tue-tête :

— Je l'ai, je l'ai, je l'ai, je l'ai, je l'ai, je l'ai éééééééééé!

Il sautait, criait, dansait, faisait tous les temps, tenant fermement son billet, le bras tendu au-dessus de sa tête. On aurait pu penser qu'il danserait ainsi jusqu'à la nuit. Les quelques personnes présentes rigolaient et tentaient d'arracher le billet des mains du débile euphorique pour le confondre et le faire revenir sur terre. En attendant, ils savouraient le spectacle.

Le vendeur, lui, ne s'amusait pas. Il était sidéré, sachant que Nénesse ne se trompait jamais. Il avait lieu de se réjouir escomptant pour lui-même un bon montant, mais il devina aussi que tout pouvait chavirer dans la vie bienheureuse de Nénesse et dans celle déjà difficile de sa mère.

Il pensa surtout aux inévitables commentaires. Aux emmerdes possibles aussi. Il se disait: Je n'aurais pas dû vendre des billets à ce mongol. C'est défendu d'en vendre aux mineurs, il doit y avoir une raison... Nénesse... au plan légal... Qu'est-ce qui va se passer? Et puis, si je ne lui avais pas vendu ce billet, il aurait été attribué à quelqu'un qui aurait pu

en profiter. Ç'aurait fait un riche de plus dans la place...

Les témoins se rendirent à l'évidence, Nénesse venait de gagner le million. Ils étaient stupéfaits. Ils maudissaient intérieurement l'injustice du sort. Personne n'a félicité le fou. Sorti partiellement de sa pâmoison, il s'est mis à faire le tour du village en criant la nouvelle, au restaurant, dans les magasins, sur les trottoirs. Épuisé, il est allé le dire à sa mère. Elle a appelé le concessionnaire. Il a confirmé. Elle s'est mise à pleurer.

En moins de deux, la nouvelle fit le tour du comté: Notre premier millionnaire! Tout le monde se questionnait. Qu'est-ce qui va arriver? On ne peut pas mettre un million entre les mains d'un idiot!

À la maison, les négociations entre la mère et le fils ont été ardues. Nénesse avait toujours disposé à sa guise de son argent et il entendait bien continuer. Il a fini par céder du terrain quand il a compris qu'il ne pourrait rien toucher sans faire des chèques. Il voulait apprendre à écrire. En attendant, c'est grâce à sa mère qu'il pouvait commencer à jouir de son magot.

Première décision importante: on change d'habillement. C'est par là qu'on se distingue d'abord, qu'il se disait. Nénesse est allé à Lorrainville avec sa mère et ils ont passé la journée à magasiner. Le lendemain il se promenait avec un bel habit pâle, une cravate, des souliers bien cirés. Il me semble qu'il se tenait plus droit. Il était chic maintenant. Il ne s'était pas trompé. Tout le monde le saluait désormais et quand il abordait les gens, on ne fuyait plus. Même qu'on l'accostait volontiers. Par curiosité évidemment. Pour avoir ses réactions, ses commentaires. Pour le faire parler. Surtout pour lui demander ce qu'il comptait faire de son million. On fuit les pauvres, on suit les riches. Nénesse ne souriait plus parce qu'il était imbécile, mais parce qu'il était heureux.

Quelques jours après, Nénesse est revenu de Ville-Marie dans une Oldsmobile flambant neuve. Noire, avec des sièges en cuir. Jos Lacasse était au volant. Il est devenu chauffeur attitré. Nénesse l'appelait à tout moment, soit pour aller au cinéma à Lorrainville, soit pour aller chercher ses cigarettes, le plus souvent pour ramasser les bouteilles vides, comme avant. Pour l'achat de son tout-terrain, Nénesse a dû jouer d'astuce. Sa mère était

intraitable. Trop dangereux. Elle craignait les accidents, les excursions en terrains privés, les escapades chez les amérindiennes. Nénesse s'est donc ramassé un montant suffisant pour fournir le comptant et elle a dû se résigner à payer le compte.

Elle avait vu juste. Nénesse a failli se tuer. Il a fait une de ces embardées ! Il n'était pas beau à voir. Il a eu tellement la frousse qu'il a accepté de revendre l'engin dangereux.

Tout le monde pensait que Nénesse achèterait une maison toute moderne pour se loger avec sa mère. Un courtier s'est présenté pour leur faire visiter les résidences des anciens patrons de la mine, fermée depuis quelques années. Deux entrepreneurs se pointèrent avec des modèles. La mère a fait son choix. Cette fois, c'est Nénesse qui a résisté. Pas question de sortir de sa maison. Le compromis : un agrandissement, des améliorations à l'intérieur, une meilleure finition à l'extérieur.

Jamais les gens de Belleterre n'avaient été aussi imaginatifs. Tous les jours on trouvait une solution au problème du million. Pourquoi pas payer la dette de l'église ? Le nombre de paroissiens ayant beaucoup diminué en raison de la stagnation économique de la localité, de

la dénatalité et de la diminution de la pratique religieuse, le curé et les marguilliers ne réussissaient plus à joindre les deux bouts. Le gagnant de la loto pourrait les sauver sans trop souffrir pour autant. Ce serait même mieux pour lui que de nager dans les richesses. Après tout, 60 000 \$ ce n'est pas la fin du monde quand on vient de décrocher le million !

Pourquoi ne pas rebâtir la salle de quilles que le feu a ravagée ? Les gens sont sur le chômage ou à l'aide sociale, ils ont du temps libre ; ça ferait un lieu de rassemblement intéressant. On pourrait aussi rouvrir le cinéma.

Rien ne bougeait.

On ne pouvait pas en rester là. Il fallait faire quelque chose. Quelques personnes influentes et crédibles ont décidé de prendre les choses en main. On mit sur pied un comité. Le comité provisoire pour la survie et le développement de Belleterre, le CPSDB. Le maire, le marchand général, un ancien entrepreneur et le directeur de l'école en étaient. Après les quelques réunions d'usage pour trouver le nom de l'organisme, ses objectifs, finalités, stratégies, etc., on élaborait une liste de projets pertinents, allant de la dette de l'église au bowling, au cinéma, à une usine

de paquets de bois de poêle, à l'extraction d'huiles essentielles, etc. Ensuite, il a fallu sommairement mettre des chiffres au bout des lignes et établir les priorités. Quand tout a été prêt, on alla trouver la mère. Pour l'aider, bien entendu.

Mais elle ne pleurait plus. Dommage, elle s'était consolée. Tout de même, elle a posé quelques questions, suffisamment pour semer l'espoir dans le comité. Elle a demandé du temps pour réfléchir. Bon signe.

Comme elle n'en finissait plus de cogiter, le comité a révisé sa stratégie. On s'est dit que Nénesse était beaucoup plus proche qu'elle de la vie locale, de la vie sociale. Il y avait aussi de fortes chances qu'il soit ouvert à toute initiative qui le mettrait en vedette, qui en ferait un sauveur. De fou du village il deviendrait le seigneur du village. Il suffirait de trouver la manière. Il a été convoqué au bureau du maire, pour rencontrer le comité au complet.

Nénesse s'est présenté, tout honoré de l'attention qu'on lui portait. Après une présentation adaptée et bien sentie de la problématique, on aborda les propositions de projets, en les expliquant sommairement et en les justifiant suffisamment.

— Pourquoi rouvrir le théâtre ? Le monsieur l'a fermé parce qu'y avait plus assez de monde qui y allait. Y a ben des familles de parties depuis ce temps— là. Ça va être pire. Le bowling ? Tout le monde dit que c'est le propriétaire qui a mis le feu dedans. C'tait pas assez payant. Pis parlez-moi pas de l'église. Je vois pas pourquoi ça serait à moi de la payer.

— Mais qu'est-ce que tu vas faire avec ton argent ?

— Je sais pas. En tout cas, ça m'embête pas.

— On va t'expliquer l'idée de la fondation.

— Je le sais, c'est de l'argent qu'on place à la caisse populaire pour faire du bien avec ce qu'a rapporte.

— On pourrait examiner ça avec toi.

— Ça c'est correct. Vous en avez de l'argent vous autres ?

— Ben oui, un peu.

— Mettez-vous ensemble, pis faites votre patente. Quand ça va marcher, vous me le direz, pis je vas embarquer moé aussi.

Toutes les tentatives pour aider Nénesse et sa mère ayant échoué, le CPSDB s'est réuni pour le post mortem... Le calme est revenu dans la paroisse et on s'est mis à penser à autre chose.

Après quelque temps, le bruit a couru que l'argent de Nénesse avait passablement fondu depuis l'avènement du gros lot. Il aurait dépensé beaucoup plus qu'il n'y paraissait. Surtout que sa pauvre mère, mal conseillée, aurait fait des placements désastreux, dans des parts de mine entre autres, et dans le fameux projet régional d'élevage de chinchillas. Même qu'elle se serait fait arnaquer par un avocat véreux de Rouyn. À croire que Nénesse aurait fait mieux qu'elle !

Il n'en était rien. C'est Nénesse qui s'amusait à partir les rumeurs. Il a réussi à éliminer les vautours et à garder en lieu sûr son trésor. Il continua à ramasser ses bouteilles mais abandonna les journaux.

Surtout, il décupla ses provisions de billet de loterie. Comme font tous les millionnaires de Loto-Québec.



LE VOLEUR DE FLEUR

Une fois, c'était en 1932. Il s'appelait Honoré. On disait le grand Noré. C'est qu'il faisait plus que ses six pieds. Large d'épaules à part de ça. Tout en muscles. Les mains épaisses. D'une taloche, il pouvait renverser un adversaire s'il s'en trouvait. Valait mieux être de son bord. Pas qu'il fut vindicatif, mais outre sa force physique, il avait ses convictions. Il parlait haut et fort. Jamais pour rien. De grands yeux bleus, qui parlaient aussi. Qui pouvaient dire aussi bien « j'aime ça » ou « suffit ! ». Le sang vif.

Il est arrivé avec une seule idée en tête : bâtir sa maison au plus coupant pour faire venir sa femme et ses enfants. Il les avait laissés à Trois-Rivières, secourus par la St-Vincent-de-Paul. Il était sans travail depuis un an. Un an à ne rien faire, c'est une éternité pour un gars comme Noré. Il avait épuisé le peu d'argent mis de côté depuis son mariage. Personne à qui emprunter. C'était la crise pour tout le monde après le *crash* de 1929.

Il a donc répondu à l'appel du clergé et des autorités civiles. Parti le 9 décembre, avec des vêtements de travail dans son *pack-sack* et du lunch pour 24 heures. Une petite égoïne, un marteau, un tournevis et des pinces. Ses seuls outils. Journalier et locataire dans un deuxième, il n'avait pas eu besoin de plus.

Quand le train est entré à Rouyn vers cinq heures, il faisait déjà noir. Les hommes sont restés au chaud couchés sur les banquettes toute la nuit. Le lendemain, ils ont mangé ce qu'il leur restait de lunch, et on est venu les chercher en camion pour les conduire sur le chemin Perreault, vingt-cinq milles plus loin, dans le canton de Montbeillard. Ils se sont retrouvés cordés à cinquante dans un camp de vingt par vingt-deux jusqu'à ce que chacun construise sa maison.

L'hiver était bien installé. Une bordée de neige de plus de vingt pouces avait déjà surpris la nouvelle colonie au début d'octobre. Le soleil en était venu à bout en quelques jours, mais c'était un avertissement.

L'inspecteur de la colonisation a attribué au grand Noré un lot dans un rang sans chemin. Première déception! Fallait commencer par défricher sur un mille, retardant par

le fait même le début de la construction. Quelques jours avant Noël, Noré a quand même réussi à asseoir les fondations de sa maison. Des billots qu'il a dû aller chercher au bout de son lot, grâce au bœuf que le curé lui a prêté moyennant une journée d'ouvrage au futur presbytère. Le canton ayant été nettoyé d'abord par la CIP et puis par le feu le printemps précédent, les colons qui ne pouvaient pas se bâtir en bois rond recevaient de la planche. Une ponction de 120 \$ sur les 500 \$ qui leur étaient octroyés pour s'installer.

Noré avait pris soin d'apporter du papier et un crayon.

Bonjour Amanda et tous les enfants. Je suis bien content de pouvoir vous écrire quelque chose pour les Fêtes et de vous donner de mes nouvelles. Ça fait déjà 10 jours que je suis ici et je commence à m'habituer même si je m'ennuie le soir et le dimanche. Il est pas question pour vous autres de me rejoindre avant le printemps, rapport que la maison va être trop froide pour cet hiver. Comme il y a pas encore de moulin à scie proche, pas de brin de scie ni de ripe à mettre dans les murs. Juste deux rangs de planches et du papier noir à l'extérieur pour

tout de suite. C'est pour ça que je me dépêche pas pour la finir au plus vite. En attendant je reste dans un campe avec tous ceux qui sont arrivés comme moi l'hiver trop avancé.

Tant qu'il y aura moyen, je vais travailler à salaire pour pas piger dans le 500 \$. Il y en a déjà de parti pour mon voyage ici et il faut en garder pour vous faire venir avec le ménage et pour nous partir un peu: une étable, un bœuf, une vache, des poules, un cochon si y a moyen. Aussi une charrue et d'autres affaires bien nécessaires. Faudra se nourrir jusqu'à l'automne avant de récolter des patates. Ils donnent 15 \$ par mois pour vivre, mais ça sera pas assez pour 10.

Jusqu'àst'heure j'ai travaillé pour faire le chemin. Mes premières gâgnes sont allées pour payer ma hache, mon sciote et ma pelle. Une fois ma pension payée, il me reste 30 cents par jour. C'est payé en pitons qu'il faut dépenser chez le marchand. C'est pas gros mais c'est mieux que pas travailler. Au moins ça me nourrit, et vous autres, vous avez la St-Vincent.

Faut que je vous conte que dimanche passé je suis allé à la chasse pour la première fois de ma vie. Le marchand ici a une carabine et il a voulu aller à l'original. On est parti à trois. L'autre qui est

venu avec nous autres a déjà travaillé dans une boucherie. Fait que c'est lui qui a débité l'orignal que le marchand a tiré. L'endroit où on est allé s'appelle justement la Baie à l'orignal, rapport qu'il en a toujours qui se tiennent là. C'est une grande baie qui appartient à un lac qui s'appelle le lac Long. Ils disent qu'il aurait trente milles. Supposé qu'il passe pas trop loin de notre lot. Quand j'ai commencé à sortir les quartiers de viande jusqu'au chemin, j'ai compris pourquoi ils m'avaient invité à la chasse. Ils comptaient sur moi pour le transport. Jamais j'aurais cru que ça pouvait être si pesant. Faut dire qu'on garde la peau dessus. À chaque voyage ça prenait tout mon petit change pour me rendre. Je t'assure que j'étais tout beurré de sang. Mais je suis content parce qu'ils m'ont donné une fesse que j'ai coupée en morceaux. Je vais les garder gelés jusqu'à votre arrivée. J'ai mangé du foie et je vous assure que j'ai jamais mangé de la viande aussi bonne.

On est supposé avoir une messe de minuit même s'il y a pas encore d'église. Embrasse tous les enfants au jour de l'an et donne-leur la bénédiction à ma place. Tu peux me répondre avec l'adresse que je mets en arrière de l'enveloppe. Et je signe,

Ton Noré de toujours

Effectivement, il y a eu une messe de minuit. Les gens étaient debout, tassés sous une grande bâche de toile qui n'arrivait pas à contenir tous les fidèles ni à les protéger adéquatement de la pluie froide qui tombait dessus. Drôle d'hiver. Les femmes et les hommes arrivés en octobre et novembre avaient formé une chorale qui a ému l'assistance. Noré était heureux de se joindre à eux. Sous l'éclairage faiblard du fanal à l'huile, le célébrant est monté sur une caisse de beurre pour être vu de tous pendant son sermon. Ses paroles pénétraient dans le cœur des gens transis. Quand il a avoué que c'était la cérémonie la plus bouleversante qu'il ait présidée, les fidèles pleuraient et il a préféré continuer la célébration.

Le printemps arrivé, le grand Noré a fait venir sa famille. Il avait pris la précaution de décrire à Amanda l'état primitif des lieux mais c'était pire que ce qu'elle s'était imaginé. La maison était entourée des chicots calcinés que Noré gardait pour le bois de chauffage. Elle s'est efforcée de ne rien laisser paraître de sa profonde déception. Pour son mari et pour les enfants aussi.

Malgré sa réputation de grand besogneux, Noré n'arrivait plus à trouver du travail

comme à son arrivée. L'hiver venu il irait donc s'engager dans les chantiers autour de Rouyn pour gagner un peu d'argent. Son allocation de 500 \$ était épuisée, comme celle de la plupart des colons des alentours, arrivés de la ville sans le sou, sans outils, sans animaux. Pas facile de labourer une terre avec une pelle et de récolter à la faucille.

La grogne s'est accentuée à mesure que l'été avançait. Plusieurs colons exprimaient leur désarroi au grand Noré qui savait écouter et qui savait parler aussi. Que ce soit pour les vêtements, la nourriture, les outils, les articles de maison, les habitants trouvaient exorbitants les prix demandés par le seul marchand chez qui ils devaient s'approvisionner. «C'est en raison du transport et de la crise», qu'il disait. Pourtant, les cultivateurs du Témiscamingue se désolaient de la chute des prix de leurs produits : les œufs à 10 cents la douzaine, le bœuf à 2 ou 3 cents la livre, le beurre à 10 cents.

Des colons ont reçu moins de bois que ce qui leur était alloué et facturé. Même le curé était soupçonné de malversations. Ayant reçu, par la charité des gens de Rouyn, un camion rempli de vêtements et de provisions, il s'était

réservé la distribution, mais il fournissait les familles au compte-gouttes, la plupart du temps moyennant rétribution en pitons, en bois de chauffage ou en travail sur son lot.

Quant à Noré, il se retrouvait au même point qu'à Trois-Rivières avec un maigre 15 \$ par mois pour payer des denrées vendues beaucoup plus cher qu'en ville. Les gens voulaient emprunter sur le 100 \$ alloué pour la deuxième année d'implantation, mais sous les ordres de l'agent des terres, le marchand refusait.

La situation s'est nettement détériorée quand, après la messe du dimanche, début octobre, une quarantaine de colons se sont présentés au magasin, bien déterminés à faire fléchir le commerçant. Mais celui-ci avait prévu le coup. Quatre commis se tenaient avec lui derrière le comptoir. Le grand Noré s'est avancé et, au nom des colons, a demandé qu'on fournisse au moins de la farine et de la graisse pour que les femmes puissent faire du pain.

— Noré, pas nécessaire de parler si fort. Vous aurez rien.

— C'est ce qu'on va voir !

Il mit une main sur le comptoir et d'un bond il a sauté par-dessus. Les commis figèrent en voyant le colosse atterrir.

— Vous avez pas besoin d'avoir peur. Je suis pas armé. Tous les cinq, passez en avant.

Le marchand s'est avancé.

— C'est moé le patron ici.

— Patron, sous-patron, moé je m'en fiche, y me faut de la fleur.

Noré est passé entre les commis et est allé chercher un sac de farine de cent livres. Il revenait avec sa marchandise sous le bras quand le marchand a décidé que c'en était assez. Nerveux, il a sauté sur Noré par en arrière, croyant sans doute que ses commis viendraient à sa rescousse. Ils n'ont pas bougé, soit par sympathie pour les colons, soit impressionnés par leur nombre.

De sa main libre, Noré a alors saisi le marchand par le collet de son manteau et s'en est allé vers la porte en le traînant parmi les hommes stupéfaits :

— J'pensais pas que tu m'aimais tant que ça pour me coller de même ! Arrête de gigoter,

tu vas te faire mal. Pis t'es mieux de rester en dedans, ça va être moins dangereux pour toé.

Il a déposé son sac à l'extérieur. Le marchand étant retourné derrière son comptoir, Noré lui a demandé du lard salé et du tabac à pipe.

— T'en auras pas.

— T'es donc ben dur de comprenure !

Noré a sauté de nouveau par-dessus le comptoir, s'est servi et a inscrit lui-même sur le livret de facture : 1 poche de fleur, 5 livres de lard salé, 1 livre de tabac canayen. Il a signé, a pris sa copie et s'en est allé. Plusieurs avaient envie de l'imiter, mais personne n'a osé. Quelques-uns l'ont blâmé et se sont dirigés vers le marchand pour se faire pardonner de n'avoir pas retenu le grand Noré.

Le lendemain matin, deux policiers se sont présentés chez ce dernier. Il était en train d'essoucher.

— On vient vous arrêter.

— Je vous attendais pas ! Je vais aller me changer, j'peux pas aller en ville comme ça !

Ils l'ont suivi. Il s'est lavé, a mis ses beaux habits et quand il a commencé à se raser — un

rasoir droit — les policiers étaient sur leurs gardes. Amanda a eu peur. Après quelques manœuvres nerveuses, Noré s'est écorché une joue et saignait au menton.

— Je pense que chu mieux de rester de même. Je finirai ma job quand je serai plus tranquille.

Dès qu'il eut déposé son rasoir, les policiers se sont avancés avec les menottes. Amanda et les enfants pleuraient.

— Serrez-moé ces affaires-là. Vous en aurez pas besoin. Vous aurez pas de misère avec moé si vous continuez à être gentils.

Le chef policier aperçut le sac.

— C'est ça les cent livres de fleur ? On va les mettre dans le char.

— Je vous ai dit de rester gentils. La poche de fleur est pas à vendre. Je l'ai achetée ; c'est marqué sur le bill que j'ai ici. Vous avez pas le droit d'empêcher ma famille de manger. Ça va être au juge de décider, pas à vous deux.

— On est obligés de vous arrêter pis de vous amener en prison.

— Chu pas fou, j'ai compris. Chu prêt. J'vas aller visiter ça, j'suis jamais allé. J'ai hâte de voir. Vous fournissez les repas, j'imagine ? T'en fais pas Manda. Y me garderont pas longtemps.

Le bruit a couru que Noré serait condamné à retourner à Trois-Rivières. Il a obtenu son congé deux jours plus tard. Mais le mal était fait.

En chaire, le curé a tonné contre le voleur. La communauté était divisée. Certains avaient peine à croire que leur pasteur puisse exploiter la situation, lui qui n'hésitait pas à trimer dur sur son lot comme tous les paroissiens, lâchait volontiers des « bonyeux » et des « enfants de chienne », et s'apitoyait devant les malades. D'autres trouvaient étrange qu'il repousse toute forme de regroupement ou d'organisme. Pas de commission scolaire, pas de marguilliers. « Je suis capable de m'organiser avec ça », qu'il disait. À peine treize mois après son arrivée à Montbeillard, l'évêque a d'abord tenté de le muter dans une petite paroisse au nord d'Amos, puis de le remettre à son diocèse d'origine. Toujours sans succès.

Quant à l'agent de colonisation, les gens ne savaient pas trop quoi penser de lui ni du

rôle qu'il jouait. L'exploitation la plus évidente c'était celle du marchand. C'est surtout vers lui que convergèrent les récriminations. Si bien que dès le début de l'année 1934, le curé de Rollet a demandé au gouvernement une enquête sérieuse sur la manipulation des octrois versés en vertu du plan Gordon. Au début de l'été suivant, seize colons ont imité le geste de Noré et se sont emparés de plus de 300 \$ de provisions.

Pendant ce temps, dans les chantiers où Noré pensait aller travailler, la grève a éclaté: 2 500 bûcherons en arrêt de travail. Ils gagnaient à peine leur pension, étaient mal logés, mal nourris. C'était la grève du Clérion.

Noré cherchait désespérément à sortir sa famille de la misère. Il avait entendu parler que des Canadiens-français réussissaient à entrer à la Noranda Mines en prenant un nom anglais. Il pourrait facilement mettre deux Y dans son nom. Il y songeait d'autant plus qu'il pouvait se débrouiller un peu dans la langue des autres.

Avec une quinzaine de colons, il a décidé de tenter sa chance. Ils sont partis à pied pour Rouyn. Quand ils se sont présentés à la mine, surprise! C'était la grève là aussi. Les mineurs,

des émigrés de l'Europe de l'Est, ont expliqué à Noré, dans un anglais approximatif, que leurs conditions de travail et leurs minables salaires ne leur laissaient pas le choix. Leur air misérable et déterminé forçait l'assentiment.

À la Soupe populaire, on leur a dit que les grévistes étaient dirigés par des communistes et que des Canadiens-français avaient commencé à prendre leur place à gros salaires. Ses compagnons l'ont donc poussé à prendre les devants puisqu'il parlait anglais. Il était déchiré. Pas de doute, il serait leur salut et il y trouverait le sien. Mais il serait aussi un traître en minant les chances de faire triompher la cause de gens aussi mal pris que lui.

— Écoutez les gars. Je sais pas si c'est correct de prendre la place des grévistes. Moé, je m'en retourne à la maison. En tout cas, faut pas arriver en gang comme ça. C'est assez pour se faire haïr et pis la chicane peut pogner. Si vous y allez, faudrait pas être plus qu'une couple à la fois.

Le groupe a passé la nuit dans la salle des Chevaliers de Colomb, à même le sol. Le lendemain quelques-uns ont suivi Noré sur le chemin Perreault. Ils sont arrivés affamés, silencieux et découragés.

— Tu devrais comprendre ça, Manda, qu'on pouvait pas se servir de la police pour passer à travers des hommes qui sont aussi pauvres que nous autres, qui sont même pas dans leur pays, qui ont de la misère à se faire comprendre. Si tu voyais comment qu'y sont habillés. Si on prend leur place, ils vont tout perdre.

— Oui, Noré je comprends tout ça, mais je comprends aussi que les enfants ont faim, qu'ils ont plus rien à se mettre dans les pieds pis que l'hiver s'en vient. Pourquoi des étrangers passeraient avant nous autres ?

— Parce qu'ils étaient déjà là avant qu'on arrive.

— As-tu une autre solution ? Te mettre à genoux devant le curé ? Retourner prendre une poche de fleur ?

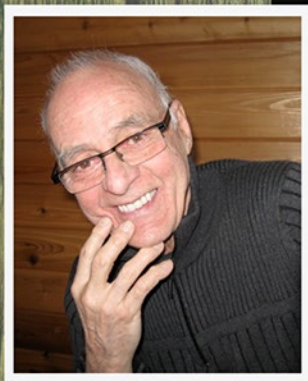
— Tu le sais ben.

— Alors ?

Alors Noré est devenu mineur. Et dès qu'il a pu trouver un toit, il a logé sa famille à Rouyn. Les enfants n'en pouvaient plus de porter le sobriquet de « voleur de fleur ».

TABLE DES MATIÈRES

Présentation	9
Le temps perdu	11
Ti-Gars Rouleau	25
Le jobbeur	41
Le cœur gros	57
Lucien Ferron	75
Le millionnaire	89
Le voleur de fleur	105



Voici une bonne occasion de découvrir des personnages hauts en couleur, de prendre connaissance d'événements déroutants, de plonger dans une époque déjà lointaine, dans le Témiscamingue profond des années 40. D'aller à la rencontre de Ti-Gars Rouleau, d'Honorius le jobbeur, de Lucien Ferron qui tient tête au curé et du voleur de fleur.

Écrivain et conteur, **Fernand Bellehumeur** naît en 1931 à Latulipe, au Témiscamingue. Il oeuvre d'abord comme professeur, aumônier et prédicateur, puis dirige l'École normale d'Amos. Il quitte la prêtrise en 1969 et participe à la fondation des services universitaires en Abitibi-Témiscamingue. Il assume ensuite la direction régionale de Multi-Média puis de Communication-Québec. Il a publié un récit épistolaire, *Partir : les lettres de Pit Bellehumeur* (1996); un essai, *La bande des quatre... ils étaient cinq* (2000); et trois romans : *Le Sixième et le Neuvième* (2003), *Le vieux qui pissait partout* (2008) et *Un pont qui ne mène pas à la rive* (2010). Cette fois, il revient avec *Racontages du Témis*, un recueil de contes dont plus de la moitié ont été présentés dans des soirées de contes en Abitibi-Témiscamingue.

